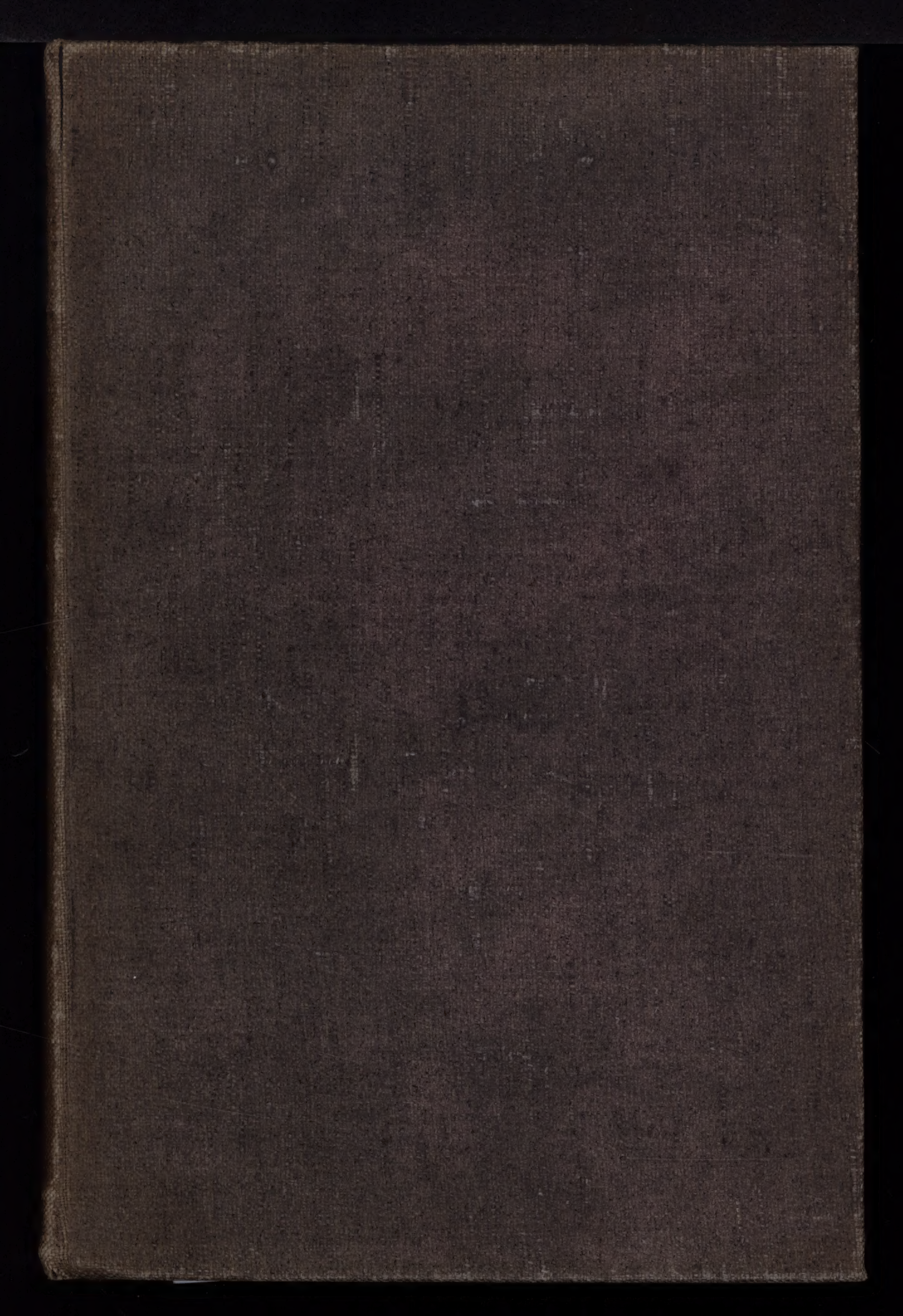


Delisle (L.)

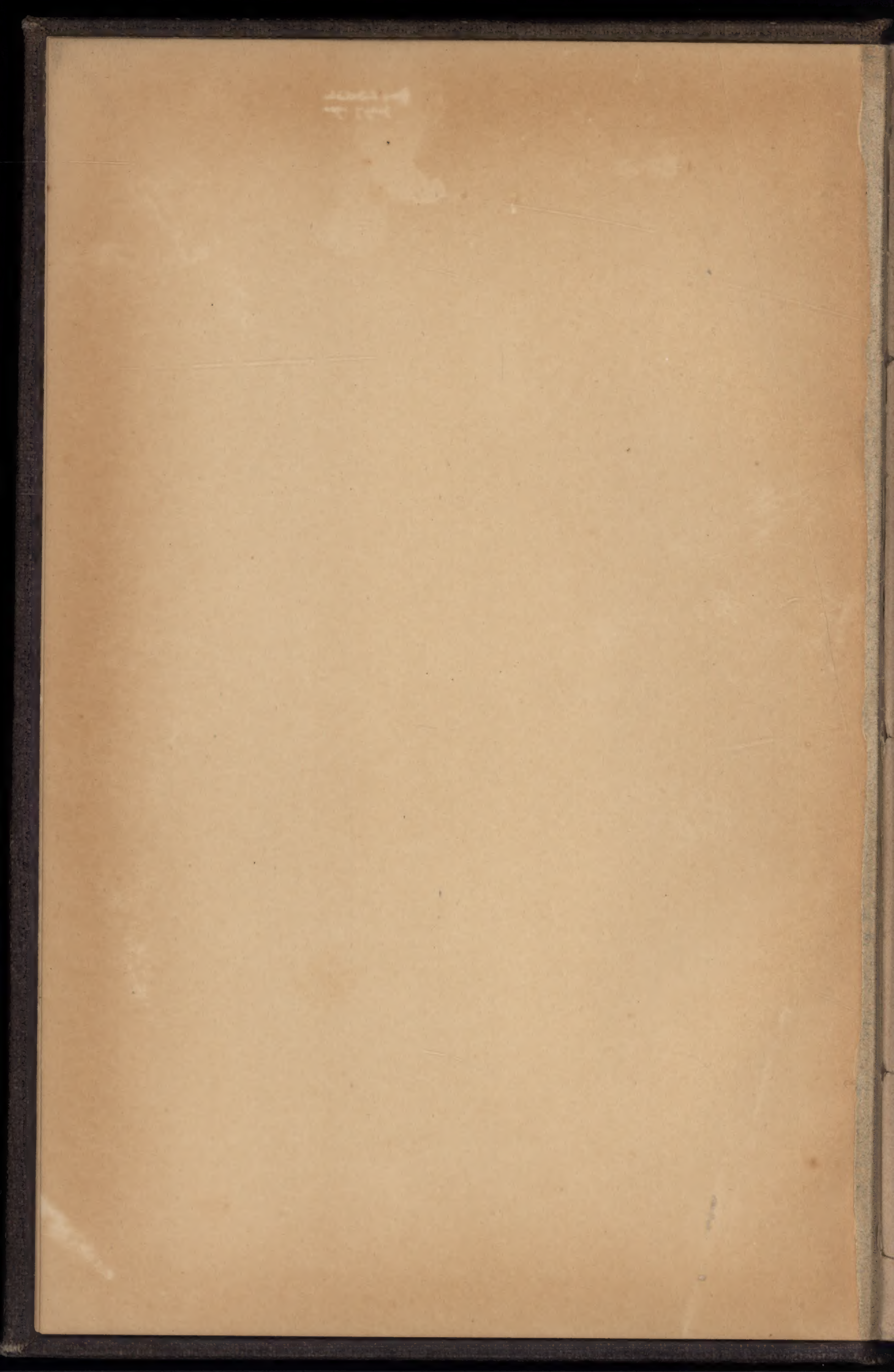
Contents:—



Sydney C. Cockerell
Richmond Surrey
May 1906.

Sir Sydney Cockerell's copies

6 items in 1 vol



from L Delisle
July 7 1900

LES HEURES

DE L'AMIRAL

PRIGENT DE COËTIVY

PAR

LÉOPOLD DELISLE

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*,
Année 1900, t. LXI.

PARIS

1900

M. S. C. Cockerell

Hommage de l'auteur
P. Durrieu

LES

MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DE SIR THOMAS PHILLIPPS

A CHELTENHAM

PAR

PAUL DURRIEU

PARIS

1889

LES

MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DE SIR THOMAS PHILLIPPS

A CHELTENHAM

Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*,

année 1889, p. 381-432.

LES

MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DE SIR THOMAS PHILLIPPS

A CHELTENHAM

PAR

PAUL DURRIEU

PARIS

1889

LES

MANUSCRITS A PEINTURES

DE LA

BIBLIOTHÈQUE DE SIR THOMAS PHILLIPPS

A CHELTENHAM

Dans les derniers fascicules de la *Bibliothèque de l'École des chartes*[1], mon confrère et ami M. Omont a publié une notice sur les manuscrits relatifs à l'histoire de France conservés dans la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Cheltenham, en la faisant précéder de renseignements aussi complets qu'intéressants sur l'état présent de cette extraordinaire collection de manuscrits, « la plus riche et la plus nombreuse qu'un particulier ait jamais réunie. » Au cours de son excellent travail, M. Omont veut bien rappeler que j'avais le plaisir de l'accompagner dans la visite faite par lui au mois de septembre 1888 à Cheltenham, et que je m'étais occupé d'étudier d'une manière spéciale les riches manuscrits à peintures recueillis par sir Thomas Phillipps. L'examen de ces volumes m'a fourni ample matière à remarques et à notes. Il m'a semblé que le résumé d'une partie de ces observations pouvait utilement trouver place dans ce recueil, comme suite et complément à la notice de mon confrère. Ainsi que l'a déjà annoncé la *Bibliothèque de l'École des chartes*[2], la dispersion de la bibliothèque de Cheltenham est commencée ; une partie de ses trésors a passé en Allemagne, en Belgique et en Hollande. Nul ne sait quel sort l'avenir réserve au reste. Il n'est donc pas indifférent de multiplier les indications qui peuvent servir à en fixer le souvenir, car l'existence d'un tel amas de manuscrits, ayant compté plus de

1. Pages 68 à 96.
2. Tome XLIX, 1888, p. 694-703. — Cf. le travail de M. Omont.

trente-quatre mille numéros, dont une partie s'appliquant à plusieurs tomes, inscrits aux catalogues, constitue à elle seule un fait trop exceptionnel pour que sa mémoire ne soit pas destinée à occuper une grande place dans l'histoire des plus illustres collections.

Je me bornerai ici à passer rapidement en revue les seuls manuscrits enluminés, illustrés de miniatures ou décorés d'ornements, en les considérant uniquement sous le rapport de leur état matériel, et surtout au point de vue de leur valeur d'art. Cette revue, où l'ordre chronologique sera suivi autant que possible dans chaque division, se partagera en deux parties : d'une part, les manuscrits peints exécutés en France et dans les provinces ayant fait partie au xve siècle des États de la maison de Bourgogne; d'autre part, ceux qui proviennent des pays étrangers[1].

Le cadre restreint que nous nous traçons exclut tous les manuscrits qui ne sont pas des volumes de luxe. Dans cette catégorie se trouvent rentrer la plupart des ouvrages, des recueils de pièces, ou des documents qui ont été au contraire l'objet de la notice de M. Omont. Néanmoins on reconnaîtra que, même sur le terrain étroit où nous nous placerons, la bibliothèque de Cheltenham conserve encore une extrême importance, principalement en ce qui concerne notre pays. Le chiffre des manuscrits qui vont être énumérés ne s'élève pas à moins de cent vingt-sept[2], et, sur ce total, quatre-vingt-six, c'est-à-dire plus des deux tiers, rentrent dans la catégorie des manuscrits français ou flamands.

Assurément tous ces volumes sont loin d'avoir la même valeur. Plusieurs même n'offrent qu'un intérêt très secondaire ou presque nul. Mais il se trouve aussi dans le nombre des monuments tout à fait précieux pour l'histoire de l'art. Parmi les manuscrits français, par exemple, nous rencontrerons un chef-d'œuvre du xiiie siècle, les histoires de la Bible [n° IV] et une suite de médaillons des Césars qui peuvent être attribués en toute certitude à l'auteur des illustrations du Livre d'Heures de la reine Anne de Bretagne,

1. Pour faciliter les références, tout en indiquant toujours soigneusement, entre parenthèses et en chiffres arabes, la cote de catalogue sous laquelle les manuscrits sont inscrits à Cheltenham, je donnerai à chacun d'eux dans cette rapide revue un numéro de renvoi en chiffres romains, entre crochets, placé en tête du paragraphe consacré au volume.

2. Encore laissé-je de côté sept livres d'heures considérés comme trop insignifiants.

le fameux Jean Bourdichon [n° LXIX]. Devant d'autres volumes de premier ordre, sans pouvoir aller jusqu'à une attribution formelle, nous serons autorisés à prononcer les deux plus grands noms de l'histoire de la miniature française au moyen âge, Pol de Limbourg [n°s XXVI, XXVII, XXVIII et XXIX] et Jean Foucquet [n°s XXXVII et XXXVIII] et à rappeler celui d'un des enlumineurs des ducs de Bourgogne, Jean Hennekart [n° LXI]. Un autre livre à peintures est des plus intéressants comme rentrant dans cette catégorie, si peu nombreuse, des manuscrits dont l'enlumineur est nommé en toutes lettres. Non seulement il nous révèle l'existence d'un miniaturiste totalement inconnu jusqu'ici, Henry d'Orquevaulz, qui travaillait à Metz, mais il va jusqu'à nous fournir le portrait de cet artiste [n° XXXIV]. Parmi les manuscrits étrangers, c'est l'Italie qui a la plus grosse part. Elle peut revendiquer les très curieuses illustrations d'un livre d'Évangiles exécuté sur les confins du XIe et du XIIe siècle [LXXXIX], les remarquables dessins ombrés du XIVe siècle, insérés dans un exemplaire de la Thébaïde de Stace [n° XCVI], l'ornementation d'une finesse exquise, digne d'être attribuée avec grande vraisemblance à Francesco d'Antonio del Chierico, le digne rival d'Attavante, d'un manuscrit des historiens de l'Histoire auguste venant des Médicis [n° CVIII], les délicieuses petites miniatures de style florentin accompagnant les Fables d'Ésope [n° CXI], enfin l'exécution matérielle irréprochable de volumes transcrits au plus beau temps de la Renaissance pour les plus fins bibliophiles de l'époque, tels que le pape Nicolas V [n° CIII], Mathias Corvin [n^{os} CXII et CXIII] et les rois aragonais de Naples [n^{os} CIV et CV].

Aux renseignements importants qu'on peut puiser dans l'étude de ces volumes sous le rapport de l'art, s'en joignent d'autres qui intéressent l'histoire de la librairie au moyen âge[1]. Neuf manuscrits portent des indications formelles, généralement des signatures, permettant de nommer les copistes qui les ont exécutés :

Baldassare de Vigevano [n° XCVIII].

Gautier de Verdun [n° XIV].

1. Remarquez aussi dans l'Appendice la note extraite du volume [n° XXXIV], qui permettra peut-être de retrouver un jour le précieux manuscrit de la bibliothèque du roi Jean, dont elle raconte les destinées, et qui avait servi de modèle pour la copie faite par Jeannin de Rouen.

Giovanni Francesco Marti da San Giminiano [nº CXIII].
Giovanni Marco Cinico di Palma [nº CV].
Hellin de Burchgrave [nº LXIII].
« Jacobus Guidonis de Verona » [nº CXIV].
Jean de Lobes [nº XV].
Jehannin de Rouen [nº XXXIV].
Raoul Tainguy [nº XXIX].

Deux autres volumes sont dénués d'indications de ce genre, mais on peut y reconnaître la main de deux scribes fameux en Italie :

Antonio Sinibaldi [nº CVIII].
Et le Grec Jean Rhosos [nº C].

Enfin il faut encore mentionner un dernier point qui mérite grande attention, c'est celui des anciennes provenances. La bibliothèque de sir Thomas Phillipps est particulièrement riche à cet égard. On peut en effet, sans parler des collections célèbres relativement modernes dont elle a recueilli les épaves, Lamoignon[1], Guyon de Sardières[2], La Vallière[3], Roxburghe[4], Goldsmid[5], Utterson[6], Richard Heber[7], Meerman[8], Mac Carthy[9], etc., dresser comme suit la liste des possesseurs de livres antérieurs au XVIIIe siècle, dont les noms seront cités plus loin, et qui sont presque tous les personnages mêmes pour lesquels les manuscrits ont été écrits et peints.

Papes et cardinaux.

Le pape Nicolas V [nº CIII].

Les cardinaux Duprat [nº XIII] ; Cajetani, légat du saint-siège en France [nº LXXXVI] ; B. Maciejowski, archevêque de Cracovie [nº IV].

Souverains et princes.

Charles VIII, roi de France [nºs LIX et LX]; les reines de

1. Nº CXII.
2. Nºs VIII, LXII.
3. Nºs VIII, XVIII, XXII, XXXVI, XLVI, LIV, LXXVII.
4. Nºs VIII, XVIII.
5. Nº XVIII.
6. Nº VIII.
7. Nºs VIII, XVIII, L.
8. Nºs LX, LXIX, XCVI.
9. Nºs XVI, XXII, XXX, LXIV, CXVI.

France, Claude de France [nº LXXVI] et Anne d'Autriche [nº XL].

Ferdinand et Isabelle, rois catholiques d'Espagne [nº XXVI].

Alphonse et Ferdinand d'Aragon, rois de Naples [nºs CIV et CV].

Mathias Corvin, roi de Hongrie [nºs CXII et CXIII].

Shah-Abbas le Grand, roi de Perse [nº IV].

La grande comtesse Mathilde de Toscane [nº LXXXIX].

Pierre, Laurent et Julien de Médicis [nºs CVIII, CIX et CX].

? Maximilien de Gonzague [nº CXV].

Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, mère de François Ier [nº LV].

? Louis Ier, duc de Bourbon [nº XVIII].

Un des ducs de Bretagne du xve siècle [nº XXVI].

Ducs de Guise [nºs LXXVII et LXXX].

Jacques d'Armagnac, duc de Nemours [nº XXXIX].

Charles de Bourbon et Françoise d'Alençon, comte et comtesse de Vendôme [nº LXXIX].

Grands seigneurs et hauts fonctionnaires.

Fleurette d'Armagnac, dame de Villemur [nº LXXXI].

N... Carrafa [nº CVI].

Charles de Coetivy, comte de Taillebourg [nº LII].

Jean Cossa, comte de Troja [nº LIV].

Jacques de Daillon, baron du Lude [nº LIII].

Jacques Douche, conseiller du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire [nº LXIII].

Hermann de Fremdenberg [nº CXXIV].

Nicolas Gilles, secrétaire du roi sous Louis XI [nº LI].

Anne Malet de Graville, plus tard dame de Balsac d'Entraigues [nº LXXV].

? N... d'Harcourt [nº LVII].

Jeanne d'Illiers, dame du Lude [nº LIII].

Philippe de Lévis-Leran, évêque de Mirepoix [nº LVIII].

Cette liste pourrait s'allonger, car il n'y est pas tenu compte de certaines armoiries que l'on verra décrites [nºs XXX, LXX, LXXI, CVII], et dont la signification précise reste à fixer. Mais c'est assez s'arrêter à ces indications générales. Il est temps de passer à la revue méthodique de nos manuscrits à peintures.

PREMIÈRE PARTIE.

Manuscrits enluminés dans le royaume de France (y compris les provinces du Nord, telles que la Flandre, qui ont fait partie au xve siècle des États de la Maison de Bourgogne).

DU Xe AU XIIe SIÈCLE.

Antérieurement au xiiie siècle, je n'ai relevé, comme volumes enluminés, que trois manuscrits d'un intérêt tout à fait secondaire et dont les illustrations n'offrent aucune valeur d'art réelle.

[I]. Un Livre d'*Évangiles*, venant, paraît-il, de l'abbaye de Stavelot (n° 12348), grand in-4°, du xe ou du xie siècle, où l'on constate encore un souvenir des formules de l'époque carolingienne dans une première page peinte des deux côtés, montrant, au recto, les bustes du Christ et des évangélistes et, au verso, un ange debout tenant un disque de pourpre où le titre est inscrit ; manuscrit qui est malheureusement très usé, et de plus mutilé.

[II]. Un traité de Hugues de Saint-Victor, *Super : Tota pulchra es* (n° 299), in-4°, avec une image de la Vierge, dans le style de la fin du xiie siècle.

[III]. Enfin un *Lectionarium et Evangelistarium* de petit format (n° 3535), provenant du monastère de Saint-Trond, illustré de quelques miniatures de la même époque que celle du précédent volume, figurant des scènes de la vie du Christ ou les images des apôtres.

XIIIe SIÈCLE.

L'art du xiiie siècle, au contraire, est représenté par un admirable manuscrit qui peut passer pour la perle des collections conservées à Cheltenham.

[IV]. Il s'agit d'une série de *tableaux de l'histoire sainte*, d'après la Bible, couvrant quarante-trois feuillets de parchemin peints des deux côtés, soit un ensemble de quatre-vingt-six tableaux, dont chacun contenant généralement deux et souvent trois et quatre scènes distinctes. Les feuillets ont 0^m395 de haut

sur 0^m305 de large, et la portion peinte, en moyenne, n'occupe pas moins de 0^m270 de haut sur 0^m230 de large. Le texte se réduit à quelques mots de légende en latin, placés au-dessus et au-dessous des images, et à une traduction ou explication de ces légendes en langage et en caractères persans, qui est généralement tracée en marge.

Ce manuscrit a été acheté par sir Thomas Phillipps en 1834, dans une vente publique en Angleterre. Il a reçu alors le numéro d'ordre 8025, mais, par suite d'un double emploi de ce même numéro, il n'a pas été inscrit dans le catalogue imprimé des collections.

Antérieurement à cette époque, son histoire, qui malheureusement ne se laisse à peine qu'entrevoir, paraît avoir été bien curieuse. Le style des peintures atteste qu'elles ont été exécutées, dans la seconde moitié du XIIIe siècle, au cœur de la France, et très probablement même à Paris ou à l'abbaye de Saint-Denis. Les courtes légendes explicatives en latin, au contraire, ne paraissent avoir été ajoutées qu'à la fin du XIIIe siècle, sinon même au XIVe; et elles trahissent un écrivain originaire d'Italie ou tout au moins des provinces méridionales de notre pays. Cette particularité ouvre le champ à bien des hypothèses. On peut se demander si le volume n'est pas un cadeau princier offert à un pape, ou encore s'il n'a pas été emporté soit par Charles d'Anjou, le conquérant du royaume de Sicile, soit par un des grands seigneurs français qui allèrent, à sa suite, s'établir en Italie. Ce qui est certain, c'est qu'au commencement du XVIIe siècle, le livre se trouvait entre les mains du cardinal Bernard Maciejowski, archevêque de Cracovie (1604-1608). Celui-ci eut l'idée assez singulière d'en faire hommage au roi de Perse Shah-Abbas le Grand. Ainsi s'explique la présence de ces inscriptions en persan dont j'ai signalé l'existence, et qui, suivant les spécialistes, remontent bien, en effet, au XVIIe siècle de notre ère.

Mais l'intérêt que peut offrir l'exposé des pérégrinations lointaines de ce manuscrit n'est que chose accessoire. Ce qui est surtout à considérer, c'est la valeur d'art véritablement exceptionnelle de ses peintures. La série des tableaux de l'histoire de la Bible mérite, en effet, d'être rangée parmi les chefs-d'œuvre de l'art français au plus beau moment de la période gothique. On peut y admirer toutes les qualités qui brillent dans les autres manuscrits les plus justement renommés de l'époque, tels que le

Psautier de saint Louis et les évangéliaires donnés par le fils de Blanche de Castille à la Sainte-Chapelle, élévation du caractère, noblesse des figures, élégance du dessin, fermeté du trait, exquise finesse de l'exécution, éclat des couleurs, splendeur des fonds d'or.

Le propriétaire actuel des collections de sir Thomas Phillipps m'a manifesté l'intention de faire photographier tout ou partie de ce volume. Mais dès maintenant il est possible, à Paris même, de s'en faire une idée. Le manuscrit de Cheltenham est incomplet de la fin. Il s'arrête brusquement au milieu de l'histoire de David. Or, il se trouve que deux de ces derniers feuillets, séparés de l'exemplaire antérieurement à l'acquisition de sir Thomas Phillipps, ont été recueillis par un de nos amateurs les plus perspicaces et les plus habiles à reconnaître les monuments qui peuvent intéresser l'histoire de notre art national, M. Maciet, et celui-ci, avec un désintéressement dont un autre grand établissement public devait plus tard ressentir également les effets[1], a consenti à s'en dessaisir en faveur de la Bibliothèque nationale, où les deux feuillets forment aujourd'hui le nº 2294 des Nouvelles acquisitions latines. A parler franc, les tableaux peints sur les fragments de Paris sont loin d'être les meilleurs de la série. D'autre part, la peinture y est très fatiguée et ternie. Néanmoins ces deux feuillets permettent tout au moins de deviner ce que sont les parties du recueil véritablement supérieures comme art, et où le coloris a conservé toute sa fraîcheur et l'or tout son brillant.

A page is reproduced by Count Vitzthum in Die Pariser Miniaturmalerei - I have today acquired another leaf continuing the story of David & Absalom - This makes the 46th leaf of this incomparable book
SCC Ap. 21 1910

[V]. Après cet admirable volume, il convient de citer un grand manuscrit, écrit sur deux colonnes, renfermant des romans de la Table ronde, *Lancelot du Lac*, *le saint Graal*, *la mort d'Artus* (nº 130), qui est au point de vue matériel un très beau produit de la librairie française à la fin du XIIIᵉ siècle. Sa décoration, d'un bel effet, comprend un certain nombre de miniatures, les unes en carré dans les colonnes du texte, les autres insérées dans l'intérieur de lettres historiées, généralement rehaussées d'ornements qui se prolongent sur les marges inférieures avec accompagnement de petits personnages disposés en manière de grotesques. Ces miniatures ne peuvent être comparées aux images de l'histoire de la Bible, mais elles sont cependant très délicates et très fines. On y sent déjà, dans certaines têtes, une tendance naturaliste qui annonce le XIVᵉ siècle.

1. Le Musée du Louvre doit à des dons généreux de M. Maciet la possession de plusieurs peintures du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art français.

La bibliothèque de Cheltenham contient encore plusieurs autres volumes enluminés de la même époque, renfermant également des romans ou des poèmes en français. Mais dans aucun d'eux les miniatures ne dépassent la valeur d'une production d'atelier très ordinaire. Je me bornerai donc à les énumérer rapidement.

[VI]. *Le saint Graal*, in-fol., écrit sur deux colonnes (n° 1046).

[VII]. *Roman de Lancelot du Lac*, trois volumes in-fol. à deux colonnes (n° 3630), dont le tome III porte au premier feuillet les armes de la Rochefoucault, ajoutées après coup au xve siècle.

[VIII]. *Roman de Tristan de Leonois*, grand in-fol., 0^{m}395 sur 0^{m}310, de 387 feuillets à trois colonnes, venant de Guyon de Sardières, et ayant figuré ensuite avec le n° 4015 dans la bibliothèque du duc de la Vallière, puis dans les collections Roxburghe, Utterson et Richard Heber (n° 8383).

[IX]. *Roman d'Alexandre le Grand*, in-4° (n° 2582).

[X et XI]. Deux exemplaires, tous deux in-8°, du *Vœu du Paon* et *Restor du Paon* (n°s 3638 et 8314).

[XII]. *Roman du Reclus de Molens*, in-8° (n° 4344).

[XIII]. Enfin on peut citer pour mémoire, comme datant aussi de la fin du xiiie siècle, une grande *Bible* en latin, de format in-fol. (n° 4259), qui a appartenu au xvie siècle au cardinal Duprat, et dont la décoration est purement ornementale, sans miniatures proprement dites.

xive SIÈCLE.

La peinture française des trois premiers quarts du xive siècle est très faiblement représentée à Cheltenham. Je puis seulement mentionner, en fait de volumes enluminés, deux manuscrits sans aucune valeur d'art, mais qui sont intéressants par des signatures de copistes.

[XIV]. Une *Vita Sanctorum*, in-fol. sur deux colonnes (n° 3660), du commencement du siècle, autrefois n° 1755 de la bibliothèque du collège des Jésuites de Nancy, écrite par un scribe dont on lit le nom au dernier feuillet : « Galterus de Virduno me scripsit. »

[XV]. Et un *Roman de Lancelot du Lac* (n° 1045), in-fol. de 0^{m}420 sur 0^{m}305, comptant 317 feuillets écrits à trois colonnes, à la fin duquel se trouve cette souscription : « Cis livres fu pares-

cripit l'an mil CCC LVII, le premier samedi de guillet, et le fist Jehan de Lobes, escriven nés de Hainnaut. Priés pour lui ; et ce que vous en direz, puissiez-vous avoir, soit bien soit mal. »

[XVI]. Ces deux manuscrits ont été écrits et peints dans le nord de la France. On peut leur opposer un troisième volume montrant ce que l'on savait, à la même époque, faire dans le Midi de notre pays, un *Recueil de poésies des troubadours*, in-4° à deux colonnes (n° 8335), venant de la vente de Mac Carthy (n° 2809), dont les illustrations, d'ailleurs toujours sans valeur d'art, montrent une influence accentuée du style italien.

Je citerai tout de suite, pour ne pas y revenir, quelques autres manuscrits peints, un peu plus récents, de la fin du XIVe siècle, ou même du commencement du XVe, qui sont également d'un ordre très inférieur au point de vue des qualités esthétiques :

[XVII]. Un *Trésor des Histoires*, in-4° à deux colonnes (n° 204), datant environ de 1380, avec une seule miniature et quelques lettres historiées mal conservées.

[XVIII]. Le *Livre de Brut* (n° 8344), histoires et aventures des chevaliers de la Table ronde, abrégées par ordre du duc Louis de Bourbon par Jean Vaillent de Poitiers, qui, suivant le prologue du manuscrit, termina son travail au mois de juin 1391 [1]. Ce manuscrit in-fol. de $0^{m}357$ sur $0^{m}255$, à deux colonnes, a fait partie de la bibliothèque de La Vallière sous le n° 3990, puis des collections Roxburghe, Goldsmid et Richard Heber.

[XIX]. Première décade de la *Traduction de Tite-Live*, par Pierre Bersuire, in-fol. à deux colonnes, de l'extrême fin du XIVe siècle (portant à la fois les n°s 265 et 863), avec une seule petite miniature absolument sans intérêt.

[XX]. Enfin une *Bible historiale*, en deux volumes grand in-fol., $0^{m}420$ sur $0^{m}312$, du commencement du XVe siècle (n° 11826), appartenant au type ordinaire de ce genre de manus-

1. Le prologue se termine en ces termes : « Et par le commendement du dessus dit noble homme Pierre le Jaut, escuier, conseiller du roy de France, par l'ordonnance de tres excellent prince Sire Loys, duc de Bourbon, furent extraictes dudit livre de Bruth et abreviées par moy, Jehan Vaillent de Poitiers, en la tres noble et amoreuse saison du bel et doulz temps d'avril, avec la gayeté de may, et parachevées d'escripre, ainsi minuées et abreviées, les choses dessus dictes le samedi, jour de saint Jehan euvangeliste, l'an de l'incarnation Nostre Seigneur Jhesu Crist, notre redemptor, mille trois cens quatre vint et onze. »

crits si bien décrit dans le beau travail de M. Samuel Berger sur la *Bible française au moyen âge*.

RÈGNE DE CHARLES VI ET ÉPOQUE DE LA DOMINATION ANGLAISE A PARIS.

J'ai hâte d'arriver à un groupe de manuscrits bien supérieurs au point de vue de l'art, dont la date d'exécution correspond d'ailleurs à la période la plus attachante de l'histoire de la peinture française au moyen âge, celle qui comprend le règne de Charles VI tout entier et les dix années qui suivirent, jusque vers la fin de la domination des Anglais à Paris.

A ce moment décisif s'accomplissent les derniers progrès qui portent l'art de nos vieux maîtres français à sa perfection. L'étude de la nature remplace l'imitation des formules traditionnelles. Au lieu des fonds purement ornementaux auxquels les générations précédentes étaient restées fidèles, on voit apparaître le paysage. Des artistes de premier ordre mettent au service des théories nouvelles une habileté d'exécution consommée et, sous leurs pinceaux, les livres se remplissent de tableaux achevés aussi remarquables par leur vérité naïve que par leur charme et leur délicatesse infinie.

Il est impossible d'aborder ici l'exposé de ce grand mouvement d'art. La matière serait beaucoup trop vaste. Ce n'est pas non plus le lieu de montrer quelles influences très diverses se sont combinées pour en préparer le succès. Je puis tout au plus en donner une idée, en disant que l'étude critique des plus beaux manuscrits de cette époque permet d'énoncer cette triple conclusion : que les miniatures qui les ornent ont été peintes au centre du royaume, dans les pays où résidaient la cour de Charles VI et le duc de Berry et principalement à Paris, — mais que les maîtres qui ont peint ces miniatures étaient originaires de la Flandre et des régions voisines, Hainaut et Limbourg, — et enfin que ces Flamands travaillant dans l'Ile-de-France étaient allés en Italie, ou tout au moins connaissaient l'art italien et savaient lui faire d'intelligents emprunts.

Ce qui manquera le plus quand on essaiera de retracer l'historique, encore à faire, de cette brillante période, ce seront les désignations. Malgré les précieuses découvertes de M. L. Delisle sur les miniaturistes du duc de Berry, bien rares sont les manus-

crits à peintures pouvant servir de types dont on soit en état de nommer sûrement les auteurs. Pour préciser les observations à présenter sur certains manuscrits de Cheltenham, j'en suis réduit, quant à présent, à désigner plusieurs des ateliers ou centres de production par l'indication des volumes les plus remarquables qu'ils ont mis au jour. C'est ainsi que je distingue, entre autres, deux ateliers de miniaturistes établis à Paris, de 1400 à 1420 : l'un où ont été peints certains manuscrits des traductions françaises de Boccace ayant appartenu au duc de Berry[1]; l'autre où la célèbre femme-poète Christine de Pisan a fait enluminer les premières copies de ses œuvres.

Ces deux ateliers sont représentés dans les collections de sir Thomas Phillipps, mais seulement par des produits relativement très secondaires et qui ne méritent pas qu'on s'y arrête longtemps. Tels sont :

Pour l'atelier des manuscrits de Boccace :

[XXI]. Une *Légende dorée*, in-4° à deux colonnes (n° 199), avec une seule peinture endommagée;

[XXII]. Et un exemplaire de la traduction française de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, par Raoul de Presles (n° 4359), en quatre volumes in-fol. de 0m350 sur 0m255, à deux colonnes, avec vingt-deux petites miniatures, ayant figuré sous le n° 547 dans la bibliothèque Mac Carthy, et paraissant avoir appartenu antérieurement au duc de La Vallière.

Et pour l'atelier employé par Christine de Pisan :

[XXIII]. D'abord un opuscule de Christine de Pisan elle-même, la *Division chrétienne*, petit in-fol. à deux colonnes (n° 128);

[XXIV]. Puis des œuvres de Jean de Meung, in-4° à longues lignes (n° 832);

[XXV]. Enfin le *Roman du pèlerinage de l'âme*, in-fol. à deux colonnes (n° 2289), dont les nombreuses images sont très inégales et généralement grossières.

Il est heureusement possible de prononcer des noms pour le plus important des centres de production de cette époque, l'atelier ou plutôt la grande école de miniaturistes qui a eu pour chefs les auteurs du merveilleux livre d'Heures du duc de Berry appartenant à Monseigneur le duc d'Aumale, Pol de Limbourg et ses

1. Notamment le ms. français 598 de la Bibliothèque nationale (exposé sous le n° 26 dans la galerie Mazarine).

frères[1], les « trois frères enlumineurs » de Guillebert de Metz[2]. Cette école, qui, tout en se renouvelant et en se recrutant de talents nouveaux, tint le premier rang à Paris pendant plus de trente ans, est particulièrement bien représentée à Cheltenham. On peut y suivre en quelque sorte ses progrès et ses différentes évolutions.

[XXVI]. Je considère comme un des plus anciens volumes enluminés dus à cette école un superbe exemplaire du *Traité sur la chasse* de Gaston Phœbus, appartenant à la Bibliothèque nationale (ms. français 616), qui a, suivant M. L. Delisle, l'apparence de plusieurs des manuscrits de Jean, duc de Berry. Chose tout à fait curieuse, il se trouve à Cheltenham un véritable double, une réplique absolument identique sous tous les rapports, tant au point de vue de la disposition du texte écrit à deux colonnes qu'en ce qui concerne la composition de chacune des quatre-vingt-sept miniatures qui l'illustrent, du volume de la Bibliothèque nationale (nº 10298). En tête de cet exemplaire de Cheltenham a été rajoutée, à la fin du xvᵉ siècle, une grande peinture à pleine page, ayant la valeur d'un *ex libris*, qui porte les armes des souverains d'Aragon et de Castille, Ferdinand et Isabelle la Catholique. Un écusson, peint sur le manuscrit même, atteste qu'antérieurement il avait appartenu à un duc de Bretagne. L'examen du manuscrit de Paris pourra permettre d'apprécier toute la beauté de celui de Cheltenham. J'ajoute que ce dernier, qui mesure 0m387 sur 0m286, est le plus grand de marge et le plus frais dans son ensemble.

A la même époque, à peu près, que ce beau *Traité de la chasse*, doivent remonter deux autres remarquables manuscrits de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps.

[XXVII]. Le premier est un *Livre d'Heures*, de format in-8º (nº 4795). Il renferme douze miniatures. Dix d'entre elles sont ordinaires, mais les deux autres, représentant l'une le Père Éternel, l'autre la Résurrection de Lazare, sont de tout point délicieuses et dignes d'être comparées avec les illustrations d'une si merveilleuse finesse qui décorent les petites Heures du duc de Berry, de la Bibliothèque nationale (ms. latin 18014).

1. Voir l'étude définitive de M. L. Delisle sur les *Livres d'heures du duc de Berry*, dans la *Gazette des beaux-arts* de 1884, t. I.

2. Le Roux de Lincy, *Paris et ses historiens aux XIVᵉ et XVᵉ siècles*, p. 233 et 465.

[XXVIII]. Le second des deux manuscrits consiste en un volume grand in-fol. de 0^m400 sur 0^m310, à deux colonnes, renfermant deux traités : *Alchandiri tractatus de Astrologia*, et *Boecii arithmetica et musica* (n° 1351). Le volume s'ouvre par une grande miniature-frontispice où l'on voit Alchandirus offrant son livre à un roi. Plus loin dans le texte sont deux autres miniatures plus petites[1] figurant Boèce enseignant. On peut à la fois caractériser ces peintures et en faire apprécier la beauté, en disant qu'elles rappellent tout à fait les trois premières grandes images peintes « par l'enlumineur du duc Jehan de Berry[2], » en tête du fameux exemplaire de Josèphe, terminé plus tard par Jean Foucquet, que possède la Bibliothèque nationale (ms. français 247).

[XXIX]. C'est au contraire à une date moins avancée, peut-être seulement au moment de l'occupation de Paris par les Anglais, qu'est sorti de l'atelier des Limbourg un autre superbe volume in-fol. de 0^m410 sur 0^m310, à deux colonnes, la *Traduction de la troisième décade de Tite-Live* par Pierre Bersuire (n° 2924). Le manuscrit porte à la fin la signature de Raoul Tainguy, un des copistes les plus renommés du temps[3], précédée de ces quatre lignes tracées en encre rouge :

« Ci fine la tierce decade
« De Titus-Livius memorable
« Acomplie à Haubertvillier
« Par Tainguy qui n'est pas guielier [ou givelier]. »

Huit petites miniatures l'illustrent[4]; toutes sont charmantes,

1. Ces deux miniatures n'ont que 0^m085 sur 0^m075, tandis que la première mesure 0^m150 de haut sur 0^m175 de large.

2. Ce sont les expressions mêmes de François Robertet dans la note si précieuse pour l'histoire de l'art français qu'il a inscrite à la fin du Josèphe de la Bibliothèque nationale.

3. Parmi les manuscrits signés de Raoul Tainguy figure un autre exemplaire, en trois volumes in-folio, de la même traduction de Tite-Live par Pierre Bersuire, que la Bibliothèque nationale a recueilli en entier (mss. français 264, 265 et 266). Les miniatures de cet exemplaire, qui n'ont malheureusement été peintes que dans le tome Ier, sortent également de l'atelier des Limbourg, mais elles sont très inférieures aux ravissantes illustrations du volume de Cheltenham. — Voir, sur Raoul Tainguy, la notice de M. Siméon Luce, en tête du tome II des *Œuvres complètes de Eustache Deschamps*, publiées par le marquis de Queux de Saint-Hilaire (Paris, 1880).

4. Le premier feuillet devait être orné d'une grande miniature, mais ce premier feuillet a été arraché.

mais surtout la dernière, représentant une émigration : « Comment les Rommains sortirent de leurs provinces, » qui est digne d'être mise en parallèle avec les plus délicieuses pages du Bréviaire de Salisbury, exécuté pour le duc de Bedford, que la Bibliothèque nationale compte parmi ses trésors (ms. latin 17274).

Les quatre volumes dont je viens de parler dénotent le travail personnel de véritables maîtres dans l'art de la miniature ; mais l'atelier des Limbourg a aussi produit des livres d'un ordre moins relevé et dont les peintures ne sont évidemment que l'œuvre des élèves ou des ouvriers travaillant sous la direction des chefs.

A cette catégorie appartiennent :

[XXX]. Un autre exemplaire, complet celui-ci, et contenant les trois décades en trois volumes in-fol., à deux colonnes, de la même *Traduction de Tite-Live*[1], par Pierre Bersuire (n° 116), qui vient de la bibliothèque de Mac Carthy, et porte les armes d'un premier possesseur : palé d'azur et d'argent de six pièces au chef d'or[2].

[XXXI]. Et un petit *Livre d'Heures* de 0m092 de haut sur 0m065 de large, orné de quatre miniatures seulement, mais dont les deux premières sont très bonnes (n° 7240).

Les ouvrages de l'école des Limbourg ont eu trop de succès pour ne pas avoir été fréquemment copiés et imités pendant le premier tiers du xve siècle par les autres libraires et enlumineurs de Paris. Ces imitations se reconnaissent facilement à l'infériorité de l'exécution dans les peintures. Les collections de Cheltenham en présentent deux spécimens :

[XXXII]. Un *Missel* à l'usage de Paris, de format grand in-4° à deux colonnes (n° 2839).

[XXXIII]. Et un *Livre d'Heures*, petit in-4° (n° 4216), qui a jadis appartenu, sous le n° 962, à la Bibliothèque impériale de Vienne[3].

[XXXIV]. Mais ce n'est pas tout : l'influence de l'école des

1. Ce manuscrit ne remonte pas au delà du premier tiers du xve siècle. On y trouve cependant, dans les grandes miniatures à quatre compartiments qui ouvrent chacune des trois décades, des bordures tricolores en forme de quadrilobes, ce qui prouve une fois de plus que cette particularité n'est pas spéciale aux manuscrits de Charles V.

2. Cf. avec le n° [CVII].

3. A la fin du volume se trouvent des notes additionnelles du xvie siècle relatives à la famille des Fontenailles, seigneurs d'Auber et de Marigny ou Marigné.

Limbourg s'est fait sentir même en province, loin de la capitale, et jusqu'à une époque assez tardive. On peut constater le fait à Cheltenham, dans un nouvel exemplaire de la *Traduction française de Tite-Live*, par Pierre Bersuire, en un très gros volume in-fol. à deux colonnes (nº 266), relié aux armes de la Vieuville et qui paraît avoir figuré à la vente Chardin. Une longue note contemporaine placée à la fin du volume le rend très précieux. On y apprend, en effet, que le manuscrit a été terminé en 1440, qu'il a été exécuté pour un personnage appelé Jean de Vy, que l'on sait d'autre part avoir été échevin de la ville de Metz, et enfin que le copiste qui l'a écrit s'appelait Jehannin de Rouen, et l'auteur des nombreuses miniatures qui l'illustrent maître Henry d'Orquevaulz. Bien plus, la dernière peinture du livre, qui est divisée en deux registres superposés, nous donne les effigies, marquées d'un caractère d'individualité très accentué, de ces trois personnages : en haut le possesseur à genoux, en prière devant la Vierge, reconnaissable à ses armes : d'or à la bande de sable chargée de trois châtelets d'argent ; en bas, l'écrivain et le miniaturiste assis chacun à leur table de travail. La miniature où maître Henry d'Orquevaulz s'est ainsi représenté en personne est, jusqu'à présent, le plus ancien exemple à date certaine qui ait jamais été signalé d'un portrait d'artiste français peint par lui-même. Par malheur, le miniaturiste dont le nom, les œuvres et jusqu'à la physionomie nous sont ainsi révélés n'est, comparé aux véritables maîtres comme les frères de Limbourg, qu'un praticien de second ordre. Au point de vue de l'art proprement dit, ce manuscrit laisse à désirer ; mais il n'en constitue pas moins un monument du plus haut intérêt pour l'histoire de l'art en Lorraine au moyen âge[1].

La série des volumes enluminés notés par moi comprend encore deux manuscrits qui sont contemporains de l'époque où florissait l'école des Limbourg, mais qui ne s'y rattachent en aucune façon.

[XXXV]. Un exemplaire de la version latine du *Songe du Vergier*, petit in-fol. à deux colonnes (nº 253), avec deux peintures très faibles.

[XXXVI]. Et *le Roi Modus* (nº 3641), petit in-fol. de 0m295

1. Voir une note complémentaire à l'Appendice.

sur 0m220, à deux colonnes, venant de la bibliothèque de La Vallière, dont les soixante et onze miniatures, exécutées dans un genre qui se rapproche de la grisaille, sont au contraire finement traitées[1].

RÈGNES DE CHARLES VII, LOUIS XI ET CHARLES VIII.

A la suite des œuvres de l'école des Limbourg vient se placer, dans la série des monuments de la peinture française au xve siècle, un groupe de manuscrits très beaux et très attachants à étudier de près, dont le type le plus complet est un exemplaire en latin de la *Mer des histoires*, fait pour un membre de la famille Juvénal des Ursins, et que la Bibliothèque nationale possède aujourd'hui (ms. latin 4915). L'exécution de ces volumes se place justement à l'époque où le plus grand de nos peintres français antérieurement à la Renaissance, — j'ai nommé Jean Foucquet, — devait donner les premières preuves de son merveilleux talent. Faute de pouvoir entrer ici dans plus de détail, je dois me borner à dire qu'après un examen très attentif et des confrontations multipliées, je suis arrivé à cette conclusion qu'il fallait reconnaître la trace d'une collaboration personnelle de l'illustre maître de Tours dans la présence, au milieu des volumes en question, de certaines miniatures très supérieures aux autres. Ces miniatures seraient, d'après cette opinion, des œuvres de sa jeunesse.

La collection de sir Thomas Phillipps renferme deux spécimens de ce genre de manuscrits, tous deux précieux au point de vue de l'art :

[XXXVII]. « *Historia romana* compilata pro Gomez Albornocio » (n° 4183), in-fol. à deux colonnes, de 0m340 sur 0m240, orné de huit peintures, dont la première, celle-ci malheureusement endommagée, la seconde[2], la cinquième et la huitième sont véritablement dignes d'être attribuées à Foucquet, si on le suppose encore au début de sa carrière, avant que son talent fût en pleine maturité ;

1. On lit à la fin de ce manuscrit la signature de « Magdelaine de Beauvoir. »
2. On voit dans cette seconde miniature, qui a pour sujet l'enlèvement des Sabines, un roi dont les traits offrent une ressemblance assez accentuée avec ceux du roi Charles VII.

[XXXVIII]. Et *Virgilii Opera* (n° 2164), in-4° de 328 feuillets à longues lignes, de 0m270 sur 0m190, avec une décoration comprenant, indépendamment de cinq miniatures rajoutées postérieurement à la fin du XVe siècle, treize petits tableaux, souvent à plusieurs compartiments, contemporains de ceux qui ornent le volume précédent, dont plusieurs sont très jolis, mais pour lesquels cependant la possibilité d'une attribution à Jean Foucquet est beaucoup plus douteuse.

Pour retrouver un autre volume à peintures ayant une valeur artistique égale ou supérieure à celle qui caractérise les deux manuscrits précités, il faut descendre jusqu'à l'époque contemporaine du règne de Louis XII. Pour toute la fin du XVe siècle, en effet, la bibliothèque de Cheltenham n'offre en fait de manuscrits enluminés que des ouvrages ordinaires de praticiens. Mais quelques-uns cependant méritent, à bon droit, d'attirer l'attention par des particularités spéciales, notamment par leurs provenances.

Voici d'ailleurs, rangée autant que possible par ordre chronologique, la liste de ces volumes :

[XXXIX]. *Roman du Petit Artus* (n° 3633), petit in-fol. de 217 feuillets à deux colonnes, avec trente-sept miniatures, exécuté pour l'infortuné et grand bibliophile Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, dont il porte la signature autographe[1].

[XL]. *Livre d'Heures* (n° 3898), in-8°, 0m190 sur 0m140, avec quinze miniatures, dont quelques-unes, plus fines que les autres, trahissent encore l'influence de l'école des Limbourg ; manuscrit ayant appartenu, au XVIIe siècle, à la reine de France Anne d'Autriche.

[XLI]. Recueil de textes français du XVe siècle, relatifs à des tournois[2], in-4°, longues lignes (n° 8528).

1. Comme il arrive presque toujours en pareil cas, l'inscription attestant la propriété du duc de Nemours a été en partie grattée. On ne lit plus, avec la signature « Jacques », que les mots : « Ce livre du Petit Artus est à..... » et « Pour Carlat. »

Sur les trente-sept miniatures du manuscrit, vingt-cinq ont été reproduites en couleurs, d'une manière peu exacte, dans l'ouvrage suivant : *The history of the valiant knight Arthur of Little Britain, a romance of chivalry originally translated from the French* by John Bourchier, lord Berners. London, White and Cochrane, 1814, in-4°.

2. Les feuillets 34-38 sont occupés par le récit d'un tournoi qui eut lieu à Tours en 1446. Cette partie du manuscrit est illustrée de huit miniatures en

[XLII]. *Somme le Roy* (n° 1343), in-4°, signé du copiste « J. Cestimont, » avec un seul méchant dessin colorié.

[XLIII]. *Speculum humane salvationis* (n° 12423), in-fol., écrit sur papier, présentant, comme tous les manuscrits du même genre, qui étaient évidemment destinés aux gens de petit état, une suite de dessins coloriés, au nombre de cent quatre-vingt-deux dans le présent exemplaire, qui rentrent dans l'imagerie populaire par la grossièreté et la rapidité de leur exécution.

[XLIV]. Feuillets contenant des *Prières détachées*, les Grâces, le Bénédicité et le Confiteor, dont l'aspect est celui des Livres d'Heures français, et plus spécialement parisiens, du milieu du xve siècle et que recommandent de petites peintures assez fines (n° 18276).

[XLV]. *Chroniques de Jean de Courcy* (n° 132), in-fol., deux colonnes, illustrées de quatre grandes miniatures très plates.

[XLVI]. Traduction de l'ouvrage de Boccace, *Des nobles hommes malheureux* (n° 3669), in-fol., qui doit provenir de la bibliothèque du duc de la Vallière. Ce manuscrit est contemporain des dernières années du règne de Charles VII ou du début du règne de Louis XI. Il est orné de neuf grandes miniatures dont les deux premières sont fort supérieures aux autres et réellement très bonnes. Ces miniatures rappellent beaucoup, à tous les points de vue, celles qui illustrent d'autres livres exécutés à la même époque pour des princes de la maison de Bourbon, que la Bibliothèque nationale possède aujourd'hui.

[XLVII]. Traduction française de trois *Traités de Senèque et de Cicéron* (n° 208), à savoir : Le livre intitulé : « De Senecque, des quatre Vertus principaulx appelés cardinales. » — « Le livre de Tulle sur la Vieillesse, » traduit en 1405 par L. de Premierfait, pour le duc Louis de Bourbon. — « Le livre de Tulle, d'Amitié, » traduit en 1416 par le même, pour le même prince, in-4°. Ce manuscrit, venant de la bibliothèque de Mac Carthy, renferme trois miniatures qui ressemblent à celles du volume précédent et se prêtent aux mêmes rapprochements qu'elles.

[XLVIII]. *Coutumier de Normandie* (n° 251), petit in-4° du temps de Louis XI, illustré de cinq miniatures assez agréables d'aspect, représentant : La tenue d'un parlement. — Un sup-

longueur, d'ailleurs sans intérêt particulier sous le rapport de l'art, où les personnages sont peints en grisaille se détachant sur des fonds coloriés.

pliant à genoux implorant la justice d'un prince. — Une pendaison. — Un meurtre. — Une entrevue de seigneurs.

[XLIX]. *Le chemin du Paradis*, par Jean Germain, évêque de Châlon-sur-Saône; in-4° à longues lignes, écrit tantôt sur parchemin, tantôt sur papier (n° 219). Sans grande valeur esthétique par lui-même, ce manuscrit offre cependant d'une manière indirecte un grand intérêt pour l'histoire des arts dans notre pays. En effet, le prologue du volume explique très nettement que les six grandes images qui l'illustrent, tracées rapidement à l'encre avec quelques touches de couleur à l'aquarelle, reproduisent les cartons d'une grande tenture que l'auteur avait fait exécuter pour son église cathédrale. Elles constituent donc un document aussi rare que curieux sur la tapisserie française au xve siècle[1].

[L]. Recueil de différentes pièces en langue française[2], venant de la collection Heber, orné de deux dessins coloriés fort ordinaires (n° 8338).

[LI]. *Roman de la Rose* (n° 4357), in-fol., écrit sous Charles VI, mais dont la décoration et les miniatures n'ont été exécutées que vers la fin du xve siècle. Ce manuscrit a été acheté à Paris, en 1482, par Nicolas Gilles, secrétaire du roi et contrôleur du Trésor.

[LII]. *Histoire universelle* en français, de format grand in-fol., à deux colonnes d'écriture cursive (n° 24441), portant les armes de Charles de Coëtivy, comte de Taillebourg, prince de Mortagne-sur-Gironde, fils d'une des filles naturelles du roi Charles VII et d'Agnès Sorel, Marguerite de Valois, qui fut mariée à Olivier de Coëtivy.

[LIII]. Exemplaire dépareillé, ne comptant plus aujourd'hui que quatre volumes in-fol., avec des miniatures très grossières,

1. La collection de Cheltenham renferme un autre exemplaire du même ouvrage (n° 2840), mais celui-ci ne contient pas les reproductions des cartons de tapisseries. Un troisième exemplaire, également sans images, est à la Bibliothèque nationale (ms. français 432). M. Paulin Paris a publié, d'après lui, le début du prologue où Jean Germain expose l'idée fondamentale de son livre (*les Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, IV, p. 93).

2. « Généalogie des rois de France depuis saint Louis jusqu'à Louis XI, et les raisons comment les Anglois n'ont nul droit à la couronne de France ne es duchiés de Guyenne, Normandie et autres terres. »

¶ Traité entre Louis XI et le duc de Bourgogne à Péronne, 1468.

¶ Les Quinze Joyes de Mariage.

¶ Matheolus contre les Bigames. Poème : « Les siens que d'enfer les jecta. »

de la *Fleur des Histoires* (n° 4415), aux armes de Jacques de Daillon, baron du Lude, et de sa femme Jeanne d'Illiers, qu'il avait épousée en 1491.

[LIV]. Jean Cossa, comte de Troja, traduction en français, dédiée à la reine de Sicile Jeanne de Laval, femme du roi René, du livre de Matteo Palmieri : *De Temporibus* (n° 216), in-4° venant de La Vallière. Ce volume est l'exemplaire même du traducteur. On voit, en effet, ses armes sur le verso du dernier feuillet, accompagnées des mots : « Au conte de Troie, » écrits en grandes lettres bleues, et du nom : « I. COSSA, » tracé en caractères d'or. Le manuscrit devait être illustré d'une miniature, mais celle-ci n'a pas été exécutée.

[LV]. *Pèlerinage de la vie humaine*, remaniement dédié à Jeanne de Laval, reine de Sicile (n° 228), in-4° à longues lignes, avec un certain nombre de miniatures d'école; exemplaire aux armes de Louise de Savoie, mère du roi François Ier.

[LVI]. Boccace, *les Cas des nobles hommes* (n° 3111), in-fol., de 0m415 sur 0m290, avec neuf grandes peintures brillantes d'aspect, mais très faibles de dessin, offrant cet intérêt de sortir d'un atelier, connu par d'autres productions très luxueuses[1], qui a été certainement fondé ou dirigé par des élèves directs de Jean Foucquet et très probablement même par ses fils, après la mort du grand artiste.

[LVII]. *L'Effet de Paraboles* (n° 3621), in-fol., venant de la bibliothèque du duc de la Vallière, et paraissant avoir appartenu, au XVIe siècle, à un membre de la famille d'Harcourt[2], avec d'assez curieux spécimens de ce genre de lettres ornementées que l'on appelait des *cadeaux*.

[LVIII]. *Pontificale* (n° 4418), grand in-fol. de 0m482 sur 0m327, à longues lignes, exécuté avec luxe pour Philippe de Lévis-Leran, évêque de Mirepoix, et paraissant, d'après le style de la décoration, remonter à une époque très voisine de la promotion de Philippe de Lévis à l'épiscopat en 1497.

1. Notamment le bel exemplaire des *Passages d'outre-mer* appartenant à la Bibliothèque nationale, ms. français 5594.

2. On voit à deux endroits des armoiries, rajoutées au XVIe siècle, surmontées d'une couronne et entourées du collier de l'Ordre, qui portent : écartelé, au un et quatre d'azur à cinq besants équipollés d'or, au deux et trois vairé d'or et d'azur, et, sur le tout, en abîme, de gueules à deux fasces d'or.

[LIX]. Le *Livre des vices et des vertus*, en vers[1], in-4° de 0m308 sur 0m235, à longues lignes (n° 2631). Le manuscrit est resté inachevé. Il devait être orné de plusieurs miniatures d'assez grande dimension, mais celles-ci, quand leur place n'est pas demeurée absolument vide, ne sont que légèrement dessinées au trait à la plume et n'ont pas reçu d'applications de couleurs. Des armoiries, des chiffres et des devises inscrits sur un feuillet de garde[2] indiquent que le manuscrit a dû être préparé pour être offert au roi Charles VIII, à l'époque de la campagne d'Italie. C'est très probablement la mort inopinée du monarque en 1498 qui en a suspendu l'exécution.

[LX]. La collection de sir Thomas Phillipps renferme aussi un autre volume qui paraît avoir été destiné à être offert au roi Charles VIII : *Publii Fausti Andrelini Foroliviensis de Neapolitana expugnatione* (n° 830). Ce manuscrit, qui vient de Meermann, ne renferme pas d'autre élément décoratif qu'une bordure aux armes de France sur le premier feuillet.

Le désir d'être aussi complet que possible et de ne laisser de côté aucun des manuscrits enluminés que j'ai examinés à Cheltenham m'oblige à mentionner encore ici sept Livres d'Heures du xve siècle (nos 2614, 2673, 4011, 4021, 4381, 6980 et 22947), mais seulement pour mémoire, car ces volumes n'offrent pas le moindre intérêt, étant tous ou très grossièrement peints ou en fort mauvais état.

Tous les manuscrits qui viennent d'être cités ont été exécutés dans des contrées faisant encore aujourd'hui partie intégrante de la France, et le plus grand nombre à Paris même. Il faut en rapprocher d'autres volumes qui ont été enluminés dans les Flandres et les autres régions du Nord réunies alors sous la domination des

1. Le texte commence par ces vers :

« Après que j'eu ou myrouer d'honneur
Conceu voz faictz et vos euvres visées, »

et finit par un rondeau se terminant par :

« Est ce qui fait prosperer les greigneurs. »

2. Sur le verso du feuillet de garde, en tête, sont dessinées les armes de Charles VIII, écartelées de France et Jérusalem et sommées du heaume royal. A droite et à gauche, on voit deux épées, pointe en l'air, environnées de flammes; au-dessus, des lettres entrelacées, deux K et AN, et la main de Dieu bénissant; au-dessous, sur un phylactère, la devise : C'EST VOUS, puis le mot : CHARLES et un grand K couronné.

princes de la maison de Bourgogne. Bien que marquée par des particularités tranchées, l'histoire de la miniature flamande a encore, au XVe siècle, trop de points de contact avec celle de la miniature française proprement dite pour qu'on puisse séparer ces deux écoles dans une étude un peu générale.

On sait tout ce que le développement de l'art flamand, à cette époque, surtout dans la branche de la miniature, doit à la munificence éclairée des souverains du pays. Les ducs de Bourgogne, et principalement Philippe le Bon, ont dépensé des sommes énormes pour enrichir leurs bibliothèques de volumes décorés avec le plus grand luxe. A la peinture de ces magnifiques livres furent employés les artistes les plus renommés dans leur genre, qui étaient grassement payés ou pensionnés et dont les noms sont révélés par des documents d'archives.

Le groupe de ces miniaturistes officiels de la cour de Bourgogne n'est que très faiblement représenté à Cheltenham. Je n'ai retrouvé qu'un seul volume enluminé pouvant être attribué à l'un d'eux ; à savoir :

[LXI]. Une traduction en français du *Traité de la Tyrannie, de Xénophon*, par Charles Soillot, dédiée au comte de Charolais, Charles le Téméraire, plus tard duc de Bourgogne (n° 2810). Le volume, de format in-4°, 0m215 sur 0m148, écrit à longues lignes, en gros caractères, par une main flamande, est orné de deux miniatures qui représentent, l'une Soillot offrant sa traduction au comte de Charolais, lequel paraît âgé de dix-huit à vingt ans, l'autre Xénophon écrivant son traité. Ces deux miniatures et surtout la première, qui est de beaucoup la meilleure, ressemblent tout à fait aux illustrations d'un exemplaire de l'*Instruction du jeune prince*, appartenant à la bibliothèque de l'Arsenal (n° 5104), qu'un texte d'archives nous atteste avoir été peintes pour Charles le Téméraire par son enlumineur en titre Jean Hennekart. C'est donc également à Jean Hennekart qu'on est autorisé à faire honneur des deux miniatures de la traduction de Xénophon.

Mais les ducs de Bourgogne n'ont pas été les seuls à mettre à contribution le talent des enlumineurs résidant dans leurs États. A côté des maîtres travaillant spécialement pour la cour, il y eut de nombreux miniaturistes indépendants, mettant leurs pinceaux au service des simples particuliers, et que l'on voit généralement organisés en ghildes ou corporations locales. Les centres de pro-

ductions furent alors très multipliés. Parmi eux, trois villes se distinguèrent surtout par le nombre et la beauté des manuscrits peints sortis de leurs ateliers. Ce sont Bruges, Gand et Lille. Plusieurs des volumes de Cheltenham nous offrent des spécimens, tous assez médiocres, mais indiscutables, de miniatures exécutées dans telle ou telle de ces trois cités.

J'ai pu, en effet, constater l'emploi d'un procédé spécial de peinture en manière de camaïeu, avec les carnations peintes et des rehauts de couleurs rouge, verte et bleue, qui est tout à fait caractéristique des manuscrits peints à Lille, dans deux volumes :

[LXII]. Les *Chroniques d'Angleterre*, commençant à Édouard d'Angleterre (n° 17700), in-fol. à deux colonnes, sur papier, venant de Guyon de Sardières ;

[LXIII]. Et les *Commentaires de Jules César* (n° 4759), in-fol. de 0m375 sur 0m272, écrit à deux colonnes, également sur papier, sauf dix pages, où sont les illustrations, qui sont sur parchemin ; manuscrit dont l'origine est ainsi indiquée dans cette note tracée à la fin du texte : « Le xe et darrenier livre des commentaires de Cesar fu translatez en la ville de Lille, l'an mil CCCC LXXIIIe, par Jehan du Chesne, humble et indigne. Copié à l'original par Hellin de Burchgrave, à la requeste de honnourable homme et saige Jaques Douche, conseillier de mon très redoubté seigneur monseigneur le duc de Bourgogne, son watregrave et moermaist de Flandre et maistre de la chambre aux deniers de madame la duchesse de Bourgogne, en l'an mil IIIIc soixante-seize. »

Les deux manuscrits suivants, au contraire, ressemblent beaucoup à des livres que l'on sait, d'une manière certaine, avoir été décorés à Gand :

[LXIV]. Traduction de *Tite-Live*, par Pierre Bersuire (n° 13332), en quatre volumes in-fol., avec vingt-neuf grandes miniatures, ayant fait partie, sous le n° 4371, de la bibliothèque de Mac Carthy, et antérieurement ayant appartenu au collège de Clermont.

[LXV]. Le *Grand Alexandre*, d'après Quinte-Curce, par Vasque de Lucène (n° 4409), in-fol. de 297 feuillets de 0m372 sur 0m274, écrit sur papier à deux colonnes et d'un aspect matériel peu soigné.

Quant aux artistes de Bruges, dont le groupe est le plus important de tous, je vois également deux manuscrits à porter à leur

actif, tous deux d'une époque relativement avancée, et ne devant dater que des environs de l'année 1500, alors que l'école est entrée, avec les Simon Bynninch et les peintres du fameux bréviaire du cardinal Grimani, dans la seconde phase de son histoire :

[LXVI]. Le *Traité des droits d'armes* et autres traités sur la noblesse et les tournois (n° 3873), in-fol. de $0^{m}345$ sur $0^{m}238$, à deux colonnes, illustré de onze grandes miniatures à mi-pages ;

[LXVII]. Et un petit *Livre d'heures* (n° 23851), sans images proprement dites, mais avec de jolis encadrements, où des fleurs, des fruits et des insectes, peints au naturel, se détachent sur un fond colorié.

[LXVIII]. Du précédent manuscrit, il convient de rapprocher, comme étant à peu près contemporain, un autre *Livre d'heures*, de format sensiblement plus grand, $0^{m}160$ sur $0^{m}110$, et rédigé en langue hollandaise (n° 4072). Ce livre est orné de quatre peintures à pleines pages, dont l'aspect brillant au premier abord cache, en réalité, un faire rude et grossier, mais qui sont intéressantes comme exemples caractéristiques du style hollandais, lequel commence à se distinguer alors très nettement du style flamand proprement dit.

RÈGNE DE LOUIS XII.

Je reviens en arrière de quelques années pour reprendre à l'avènement de Louis XII la suite des manuscrits qui ont été enluminés dans les limites du territoire de la France actuelle.

Le premier volume qui se présente n'est plus seulement, comme tous ceux qui précèdent depuis les manuscrits contemporains de la jeunesse de Foucquet, un beau produit de librairie de luxe. C'est une véritable œuvre d'art, d'un très grand intérêt, et qui doit être rangée, parmi les trésors de la bibliothèque de sir Thomas Phillipps, immédiatement après la suite des histoires de la Bible que j'ai signalée plus haut comme un chef-d'œuvre de la miniature française au xiiie siècle.

[LXIX]. Il s'agit d'un volume in-8°, de $0^{m}211$ de haut sur $0^{m}138$ de large, venant de Meermann et contenant l'histoire en français des *Douze Césars* (n° 902). L'illustration consiste en douze miniatures hors texte occupant autant de feuillets séparés,

représentant les douze Césars vus en buste de profil, chacun dans un médaillon circulaire à fond bleu, entouré d'un cadre doré très simple et peint à l'effet, au bas duquel le nom du César est écrit en capitales rouges. Ces médaillons ont en moyenne 0^{m}133 de diamètre, l'épaisseur du cadre étant de 0^{m}013 de chaque côté.

Sir Thomas Phillipps, ainsi que l'atteste un rapport rédigé par Dom Pitra, il y a quelque quarante ans, attribuait ces douze miniatures à Giulio Clovio[1]. Cette opinion n'offre pas le moindre fondement. Il ne faut voir en elle qu'un témoignage du haut prix attaché au manuscrit des *Douze Césars* par son possesseur. A cette époque, Giulio Clovio passait encore pour le premier des miniaturistes qui aient jamais existé. Prononcer son nom devant une peinture, c'était exprimer qu'on professait pour elle une vive admiration. En réalité, l'art italien n'a aucun droit à faire valoir sur cette suite des *Douze Césars*, et quiconque est un peu versé dans la matière reconnaîtra à première vue que les miniatures ont été peintes par un artiste français travaillant entre 1495 et 1515.

Il m'a été possible d'aller plus loin. Par une heureuse coïncidence, quelques jours avant de partir pour l'Angleterre, j'avais eu occasion d'étudier à nouveau, à la Bibliothèque nationale, le fameux Livre d'heures de la reine Anne de Bretagne, peint par Jean Bourdichon. Les moindres particularités de ses miniatures m'étaient donc encore très présentes à l'esprit. A peine eus-je ouvert le manuscrit des *Douze Césars* que je fus frappé d'une extraordinaire ressemblance avec le chef-d'œuvre de Bourdichon. Un examen très minutieux des médaillons ne fit que me confirmer dans cette impression. Le dessin, la touche, la manière de marquer les ombres portées, et jusqu'aux plus petits détails matériels, tels que la disposition des cadres et la forme caractéristique des lettres des inscriptions, tout était identique. Si jamais deux œuvres d'art sont sorties du même pinceau, ce sont bien les miniatures du Livre d'heures d'Anne de Bretagne et les bustes des *Douze Césars*.

Jean Bourdichon, dont le nom vient s'inscrire entre celui de Foucquet et ceux des Clouet, occupe aujourd'hui une trop grande place dans l'histoire de notre vieil art national pour qu'il soit

1. *Archives des missions scientifiques et littéraires* (1850), t. I, p. 568; *Dictionnaire des manuscrits*, de l'abbé Migne, t. II, col. 277.

nécessaire d'insister sur l'importance que présente une suite de douze peintures pouvant lui être attribuées de la manière la plus certaine. Il faut cependant faire un aveu. Bourdichon est souvent inégal; il lui arrive de se négliger. La série des *Douze Césars* offre des exemples de ces faiblesses, et aucun des médaillons ne peut être mis en parallèle avec les pages véritablement supérieures sorties du pinceau du maître, telles que ces figures des évangélistes et des deux médecins, peintes dans le livre d'Anne de Bretagne, qu'un des meilleurs juges en cette matière, M. Eugène Müntz, n'hésite pas à rapprocher des portraits de Domenico Ghirlandajo. Néanmoins, dans le manuscrit de Cheltenham, les têtes du Jules César, du Caligula et surtout du Galba sont fort remarquables de caractère et d'exécution; et l'ensemble, tout en n'occupant qu'un rang relativement secondaire dans l'œuvre du maître, n'en constitue pas moins un monument précieux pour l'étude de l'art français avant le XVIIe siècle.

Aucun des manuscrits français qu'il me reste à énumérer ne peut plus être comparé, comme intérêt, même de très loin, au volume des *Douze Césars*.

[LXX]. Je note cependant d'une manière particulière un petit *Livre d'heures* (n° 4798), du commencement du XVIe siècle, dont les miniatures sont un assez joli spécimen de l'école de Tours, à laquelle Jean Bourdichon lui-même se rattachait. La mieux réussie de ces miniatures est un bon portrait du premier possesseur, représenté à mi-corps, en prières, sous la protection de son patron saint Jean-Baptiste, et qu'il sera peut-être possible un jour de désigner par son nom, grâce à une devise : *Et non sans cause*, inscrite au haut de la miniature, et à des armoiries[1] peintes dans le bas.

[LXXI]. Un autre *Livre d'heures* (n° 3977) de la même époque, à l'usage de Rouen, offre également un portrait de possesseur, qui, d'après son blason, pourrait être un membre d'une famille parlementaire normande du nom de Du Hamel[2]. Mais ce

1. D'azur à la fasce d'or accompagnée en chef de deux étoiles d'or séparées par un besant d'argent, avec un autre besant d'argent en pointe.

2. Ce blason, qui est répété à plusieurs reprises au cours du volume, notamment dans le haut et dans le bas de la quatrième miniature, consacrée au portrait du possesseur, porte : écartelé au un et quatre de sinople à trois roses d'argent au cœur d'or posées deux et un; au deux et trois contre-écartelé, au un et quatre parti d'or et d'argent chargé d'une croix ancrée de gueules, au

manuscrit, au lieu d'appartenir à l'école de Tours, se rattache aux productions de l'école des miniaturistes de Rouen, qui ont travaillé aux beaux manuscrits du cardinal d'Amboise.

[LXXII]. C'est à ces mêmes miniaturistes de Rouen qu'il faut faire honneur de quarante-huit images décorant un *Missel* (n° 4323), malheureusement sans calendrier ni propre, de format grand in-4°, 0m295 sur 0m210, à longues lignes.

Trois autres volumes à peintures médiocres appartiennent encore au règne de Louis XII. Deux d'entre eux, illustrés chacun d'une seule miniature, ne présentent aucune particularité à signaler :

[LXXIII]. La *Toison d'or*, par Guillaume Fillastre (n° 1096), grand in-folio, 0m394 sur 0m274, écrit sur papier à deux colonnes[1] ;

[LXXIV]. Et un livre mystique intitulé : *la Foi se complaignant à Dieu* (n° 4275), de format in-4°, 0m285 sur 0m185.

[LXXV]. Le troisième, au contraire, une traduction française des *Histoires chaldéennes de Berose*, in-4° de 0m247 sur 0m170, à longues lignes, venant de C.-B. Rousseau, auditeur des comptes (n° 127), offre un certain intérêt de curiosité. Il résulte, en effet, de la manière dont est composée une miniature de présentation placée en tête du livre et de certaines notes écrites sur les gardes qu'on doit y voir un souvenir matériel d'une aventure romanesque qui fit quelque bruit en son temps. Le volume même, ainsi que le travail de traduction qu'il renferme, est un hommage d'amour offert à demoiselle Anne de Graville, fille de l'amiral de France Malet de Graville, par son cousin Pierre de Balsac d'Entraigues, qui en était épris et qui finit par l'enlever et par l'épouser contre la volonté de l'amiral[2].

deux et trois bandé d'argent et d'azur de huit pièces ; sur le tout, en abîme, d'azur à la fasce échiquetée d'or et de gueules, accompagnée en chef d'un léopard lionné d'or et en pointe de trois coquilles (ou peut-être trois étoiles, l'objet étant peu distinct) du même. Les armes qui constituent le premier et le quatrième quartier étaient portées par la famille Du Hamel. Or, c'est bien là la partie principale du blason, car, dans le portrait, qui représente le possesseur en oraison, la couverture du prie-Dieu, sur lequel il est agenouillé, et le dais suspendu au-dessus de sa tête sont également faits d'une étoffe verte semée de roses d'argent.

1. L'unique miniature représente la dédicace du livre, mais elle n'a aucune valeur comme document iconographique.

2. Voir à l'Appendice des détails complémentaires.

RÈGNE DE FRANÇOIS Ier ET FIN DU XVIe SIÈCLE.

[LXXVI]. Sur la limite des deux règnes de Louis XII et de François Ier se place l'exécution d'un manuscrit in-4° de 0^m229 sur 0^m198, renfermant un poème traduit, d'après Brice, par Pierre Choque et dédié à la reine Anne de Bretagne, sur l'incendie du vaisseau *la Cordelière* et la mort du brave Hervé Primauguet (n° 4467). Les sujets peints et les ornements qui le décorent, d'ailleurs détériorés, sont fort grossiers ; mais le livre n'en est pas moins un exemplaire qui a été offert en présent par le traducteur, comme l'indique expressément une dédicace rajoutée avant le poème, à la fille d'Anne de Bretagne, la reine Claude de France[1].

D'autres volumes un peu postérieurs sont heureusement décorés avec beaucoup plus de soin et d'élégance et dans un état de conservation irréprochable.

A l'époque où ils ont été peints, c'est-à-dire pendant le règne de François Ier, l'industrie des manuscrits à images, de plus en plus menacée par la diffusion des livres imprimés et des gravures, s'éteint peu à peu. En dehors de quelques artistes éminents, dont la collection de Cheltenham ne renferme aucune œuvre, les derniers miniaturistes français ne produisent plus que des peintures visant à l'effet et tirant l'œil, mais dont le dessin sec et dur et le coloris trop souvent criard trahissent la faiblesse des exécutants. Ces successeurs dégénérés des Pol de Limbourg et des Jean Foucquet ont pour principal représentant un certain Étienne Collault, qui a travaillé pour le roi François Ier.

[LXXVII]. Le plus beau de la série des six volumes, réunis par sir Thomas Phillipps, où l'on voit apparaître ce style dur et ces colorations inharmonieuses, est un gr. in-folio (0^m350 sur 0^m215) de 218 feuillets à longues lignes, dans un superbe état matériel, les *Vies de Romulus* et de *Caton d'Utique* (n° 3112), venant du duc de la Vallière, n° 5578 du catalogue de vente, et ayant appartenu antérieurement à l'illustre famille des ducs de Guise[2].

1. La Bibliothèque nationale possède l'exemplaire du même poème qui a appartenu à la reine Anne de Bretagne (ms. français 1672). Les deux miniatures qui l'illustrent ne sont pas meilleures que celles du manuscrit de Cheltenham.

2. Les armes de Guise sont peintes dans un grand écusson sur le premier

Ce volume n'est pas seulement le plus brillant d'aspect, il est encore le plus intéressant, en nous montrant aux prises ce qu'on pouvait appeler alors l'ancienne et la nouvelle école. Les cinquante-quatre grandes peintures à pleine page, qui le décorent, sont, en effet, l'œuvre de deux exécutants à la physionomie très tranchée. Tandis que l'un se rapproche de la manière adoptée par Étienne Collault, l'autre, dont le coloris est beaucoup plus fondu et auquel on pourrait reprocher plutôt l'indécision du trait et la mollesse du modelé, se révèle comme un élève, ou tout au moins comme un imitateur du vieux Jean Bourdichon, mais en restant, il faut l'ajouter, bien loin de son modèle.

C'est, au contraire, uniquement le style adopté par Étienne Collault qui domine dans les miniatures, presque toutes de grandes dimensions, qui illustrent les cinq volumes suivants, complétant la série :

[LXXVIII]. *Vie d'Annibal*, traduite du grec en latin « et du latin en langage vulgaire gallique, » par Simon Bourgoing (n° 3110), in-fol. de 0m320 sur 0m220, à longues lignes, avec dix-sept grandes miniatures, dont la première représente l'auteur à genoux offrant son livre à un évêque assis dans une chaière que surmonte un écusson assez compliqué.

[LXXIX]. *L'Amour de Leriano et de Laureole*, fille du roi de Macédoine, mis en français[1] d'après une version italienne de l'original espagnol de Diego San Pedro (n° 9297), petit in-fol. de 0m313 sur 0m208, à longues lignes, également illustré de dix-sept miniatures, aux armes de Charles de Bourbon, comte de Vendôme, grand-père de Henri IV, et de sa femme Françoise d'Alençon (1513-1537).

[LXXX]. *Roman de Perceforest* (n° 4791), grand in-folio de 0m430 sur 0m320, orné de sept grandes images et d'un certain nombre d'autres plus petites; portant les armes de Guise, peintes sur le feuillet de garde.

[LXXXI]. *Procès de Jeanne d'Arc* (n° 6448), in-4° de 89 feuillets mesurant 0m280 sur 0m185, ayant appartenu à Fleurette d'Armagnac, née le 25 septembre 1553, qui épousa, en

feuillet. A la fin de chacune des deux vies on lit la devise : « A tous jours mais. »

1. La Bibliothèque nationale possède également un exemplaire de cette traduction, ms. français 24382.

décembre 1565, à Cappens, Blaise de Villemur, né le 9 septembre 1545[1].

[LXXXII]. *Statuts de l'ordre de Saint-Michel* (n° 1323), exemplaire officiel de format in-4°, avec les armes de Du Bellay peintes sur le feuillet de garde, contenant, conformément à la règle adoptée pour ce genre de manuscrits dès l'institution de l'ordre, une grande miniature qui représente la tenue d'un chapitre présidé par le roi, et qui est, dans le cas présent, très faible et sans la moindre valeur quelconque[2].

[LXXXIII]. A propos de ce dernier volume, j'ajoute qu'il y a à Cheltenham un autre exemplaire des *Statuts de Saint-Michel*, datant de la même époque et du même format (n° 4314). Cet exemplaire devait être presque semblable au précédent, mais le feuillet sur lequel était peinte la miniature traditionnelle a été coupé.

[LXXXIV]. En même temps que l'habileté de la main se perd, on constate une introduction de plus en plus marquée des formules empruntées à l'art italien, mises à la mode par le Primatice et l'école de Fontainebleau. Ce caractère est très sensible dans sept petits tableaux qui décorent un manuscrit in-8° daté de 1534, ancien 37367 de la bibliothèque de d'Aguesseau : *le Lustre des temps*, « fragment des histoires et croniques recueilly et assemblé en ce petit livret intitulé : *le Lustre des temps*, par maistre Millon, prudhomme advocat en Parlement et chanoyne de Rouen, » dédié à « maistre Guillaume, général des finances en Normendie et trésorier de l'épargne » de François Ier (n° 4430).

Me voici arrivé à la fin de la première partie de cette revue, qui est consacrée aux manuscrits enluminés en France.

[LXXXV]. En effet, après avoir mentionné pour mémoire un exemplaire transcrit sur papier des *Romans de Lancelot du Lac et de Tristan* (n° 3637), in-fol., illustré, dans la seconde

1. Trois pages de la fin du volume sont remplies de notes du XVIe et du XVIIe siècle, relatant les dates de naissance de différents membres de la famille de Villemeur ou Villemur.

2. Les chevaliers sont au nombre de dix, debout autour du roi, portant simplement le collier de l'Ordre, sans le grand manteau de cérémonie. Sur l'étoffe qui tapisse le fond de la salle sont brodés en or des F surmontés de la couronne royale. Le souverain représenté est donc bien François Ier. Mais la peinture est une œuvre de pratique, beaucoup trop faible pour offrir de l'intérêt sous le rapport iconographique.

moitié du XVI[e] siècle, d'aquarelles fort lâchées d'exécution, il ne me reste plus à citer qu'un dernier volume :

[LXXXVI]. C'est un *Livre d'Emblèmes*, de grand format, revêtu d'une riche reliure de maroquin rouge à petits fers (n° 2305), qui fut offert en cadeau au cardinal Henri Cajetani, légat du saint-siège en France à l'époque de la Ligue, quand celui-ci vint à Paris en 1590. Chacun des cinquante-deux feuillets du manuscrit porte une grande peinture allégorique, au-dessous de laquelle se lisent des vers explicatifs, presque tous en latin, composés, en l'honneur du légat, par des habitants de Paris dont les noms sont indiqués. Ces images appartiennent à une époque trop basse pour présenter de l'intérêt au point de vue de l'art; mais l'ensemble serait curieux à étudier de près sous le rapport historique, car la plupart des emblèmes renferment des allusions politiques aux événements contemporains de la mort de Henri III et de l'avènement de Henri IV[1].

Je passe aux manuscrits venant de l'étranger.

DEUXIÈME PARTIE.

Manuscrits enluminés dans d'autres contrées d'Europe que la France et les Flandres.

Les manuscrits enluminés dus à d'autres artistes que les miniaturistes français ou flamands et faisant partie des collections de sir Thomas Phillipps peuvent être divisés en cinq groupes, correspondant à leur pays d'origine : 1° Empire d'Orient (miniatures byzantines); 2° Italie; 3° Angleterre; 4° Allemagne; 5° Espagne.

1° EMPIRE D'ORIENT.

La miniature byzantine est représentée dans les collections de sir Thomas Phillipps par les illustrations de deux livres d'*Évangiles* en langue grecque.

[LXXXVII]. Le premier (n° 3886), de format in-4°, datant du XI[e] siècle, était orné de cinq figures du Christ et des évangé-

1. Voir des indications complémentaires à l'Appendice.

listes, d'un très bon style. Malheureusement celles-ci sont tout à fait détériorées.

[LXXXVIII]. Le second, au contraire (n° 3887), de format in-8°, mesurant 0m205 sur 0m150, écrit au XIIIe siècle, en caractères qui indiquent un manuscrit exécuté à Constantinople[1], a conservé intactes ses dix-huit peintures sur fonds d'or, montrant les figures des évangélistes et des scènes de la vie du Christ. Ces miniatures constituent un excellent spécimen de l'art byzantin à cette époque déjà un peu basse. Dans la dernière on voit, au-dessous d'une image des douze apôtres, un personnage en costume impérial assis sous une niche.

2° ITALIE.

Du XIe au XIVe siècle.

L'Italie est, après la France, le pays qui a fourni le plus de manuscrits enluminés à la bibliothèque de sir Thomas Phillipps.

[LXXXIX]. La série chronologique s'ouvre par un monument d'une extrême importance au point de vue paléographique et archéologique. C'est un livre des *Quatre Évangiles* (n° 3500), comptant 106 feuillets de 0m332 sur 0m225, qui a été donné, à la fin du XIe siècle ou au commencement du XIIe, au monastère de Saint-Benoît de Padolirone, dans le diocèse de Mantoue, par la grande comtesse Mathilde. Indépendamment de lettres ornées et d'encadrements aux canons, il est orné, en tête de chacun des quatre Évangiles et après le dernier, de cinq séries de grands dessins au trait, exécutés à la plume, avec applications partielles d'or, figurant des scènes de la vie du Christ. Les manuscrits de luxe de cette époque, pouvant être attribués à des ateliers de la Péninsule, sont tous précieux par leur rareté, et celui-ci est, dans son genre, un des plus remarquables qu'on puisse voir. Mais il appartient à une période où les pauvres dessinateurs italiens sont encore bien inhabiles et bien gauches, malgré certaines promesses d'un talent que leurs successeurs doivent porter à un si haut degré de perfection. Des plus intéressants à étudier pour l'archéologue ou pour l'historien des origines de l'École italienne, les images du livre d'Évangiles laissent, il faut l'avouer,

1. Cette observation est due à M. Omont.

singulièrement à désirer, à envisager les choses par le côté esthétique, sous le rapport de la beauté et de la correction.

[XC]. L'art a moins à voir encore dans le manuscrit qui suit le précédent, à deux siècles d'intervalle, un exemplaire du roman français de *Meliadus de Leonnoys*, de format in-folio (n° 3622), écrit en Italie à la fin du XIIIe siècle, qui offre l'exemple d'une ornementation aussi lourde que grossière.

Même observation pour trois manuscrits du XIVe siècle :

[XCI]. *Historia di Troya*, traduite du latin en langue italienne par ser Phylippo Ceffi, notaire florentin, en 1324, in-folio à deux colonnes, avec lettres historiées (n° 10617).

[XCII]. Poèmes de *Virgile*, en latin, in-folio à longues lignes (n° 6549).

[XCIII]. Et *Specchio della Croce* (n° 12304), manuscrit in-4° sur deux colonnes, de 1384, avec deux affreux dessins coloriés.

La valeur esthétique se relève déjà avec deux manuscrits d'origine vénitienne :

[XCIV]. Une copie contemporaine des *Chapitres* ou Ordonnances rendus par le doge Andrea Contareno, au moment de sa proclamation en 1367 (n° 8843) ; in-folio à longues lignes, décoré de deux grandes lettres historiées dont la seconde montre le doge lui-même, portant le gonfanon, à genoux devant le lion de saint Marc ;

[XCV]. Et une *Vie des Apôtres*, écrite en dialecte vénitien (n° 11858), in-4° de 298 feuillets, avec de nombreuses initiales historiées contenant des bustes de saints, qui trahissent une influence ou une imitation très sensible de l'art byzantin.

[XCVI]. Mais voici un dernier manuscrit du XIVe siècle qui est orné d'illustrations dont les connaisseurs les plus difficiles en matière d'art s'accorderont certainement à reconnaître la remarquable beauté. C'est un exemplaire in-folio du poème latin de *la Thébaïde* de Stace (n° 1798), venant de Meermann et ayant fait partie antérieurement, sous le n° 968, de la bibliothèque de l'abbé d'Orléans de Rothelin. En tête de chacun des douze livres du poème de Stace, est un dessin en longueur, de 0^m160 à 0^m180 de large, où les figures, le terrain et les accessoires tracés à l'encre et ombrés au lavis s'enlèvent sur un fond bleu cru de teinte uniforme. Le style de ces dessins, de même que le caractère paléographique de l'écriture, est tout à fait italien. Mais,

chose curieuse, les grandes lettres se détachant sur or bruni dénotent au contraire l'influence du goût français. Peut-être pourrait-on en conclure que le manuscrit a été exécuté à Avignon, où la présence des papes rendait alors très florissante l'industrie des livres de luxe. Ce qui est certain en tout cas, c'est que ces dessins sont l'œuvre d'un excellent artiste italien, et probablement florentin, de la suite de Giotto. On voit notamment dans la composition qui orne le livre IV une exquise figure de femme agenouillée, cueillant des fleurs pour un enfant, qui ferait honneur aux maîtres les plus éminents de l'école. Il faut aussi citer, comme particulièrement dignes d'attention, les deux compositions des livres II et III.

XVe siècle.

Parmi les manuscrits italiens du XVe siècle, je citerai d'abord rapidement six volumes qu'il suffit de mentionner en quelques mots, aucun d'eux n'offrant le moindre intérêt particulier sous le rapport de l'art :

[XCVII]. *Ciceronis epistole,* in-4° (n° 24346).

[XCVIII]. *Istorie di Trogo Pompeio,* manuscrit in-4°, dont le copiste signe « Baldasar de Viglevano », et malheureusement détérioré (n° 3353).

[IC]. *Bréviaire* in-4°, sur deux colonnes, daté de 1474, d'exécution très grossière (n° 12310).

[C]. *Poésies d'Orphée,* texte grec écrit en Italie (n° 3503), où M. Omont a reconnu la main du copiste Jean Rhosos, et qui s'ouvre par une assez jolie petite miniature représentant le poète.

[CI]. *Ovidii Epistole* (n° 8416), de format réduit, $0^{m}162$ sur $0^{m}95$, avec vingt miniatures à pleine page, très vulgaires, mais se recommandant par leur fraîcheur.

[CII]. *Œuvres d'Eutrope,* également de petit format (portant à la fois les n°s 16386 et 18158), aux peintures encore plus faibles.

Les manuscrits qui suivent sont au contraire beaucoup plus remarquables, soit par leur beauté, soit tout au moins par leur origine illustre.

La merveilleuse époque du XVe siècle, si féconde à tous les points de vue, a été marquée par la formation en Italie ou tout

au moins par l'accroissement dans des proportions considérables de splendides bibliothèques possédées par les papes et par des princes ou grands seigneurs, les uns fixés dans le pays, les autres étrangers, mais ayant pour fournisseurs des libraires de la Péninsule. Quatre des plus célèbres parmi ces bibliothèques du xve siècle sont représentées, par des manuscrits enluminés ayant été spécialement exécutés pour elles, dans les collections de sir Thomas Phillipps : la bibliothèque des souverains pontifes, celle des rois de Naples de la dynastie aragonaise, celle des Médicis de Florence, enfin celle de Mathias Corvin, le glorieux roi de Hongrie.

Manuscrit provenant de la bibliothèque des souverains pontifes.

[CIII]. *Polybii historia*, traduction latine par Nicolas Perotti (n° 4787), in-fol. de 0^{m}280 sur 0^{m}190, à longues lignes, exemplaire de dédicace offert par le traducteur au pape Nicolas V, dont il porte le chiffre, tracé sur un écusson au bas du second des deux frontispices encadrés qui ornent le volume. Belle production de librairie de luxe, mais sans rien d'exceptionnel cependant.

Manuscrits provenant des rois aragonais de Naples ou exécutés dans leurs États.

Deux manuscrits, tous deux très beaux au point de vue matériel, étalent sur leurs frontispices les armes des souverains de la dynastie aragonaise qui ont régné à Naples.

[CIV]. L'un est un *Missel* à peintures (n° 4790), de format in-fol., 0^{m}370 sur 0^{m}250, à deux colonnes. La première page du texte est entourée d'une riche bordure que domine l'écusson royal. Dans le bas, une miniature de forme allongée montre le souverain pour qui le missel a été fait, à genoux en prière, ayant derrière lui plusieurs seigneurs de la cour. Autant que je puis en juger d'après mes souvenirs, les éléments de comparaison m'ayant fait défaut au moment même de mon examen et n'ayant pu être consultés qu'après mon retour en France, les traits donnés au roi dans la miniature en question semblent bien désigner Alphonse Ier, qui régna de 1435 à 1458. Le volume renferme encore quarante autres images, tantôt disposées en carré dans les colonnes, tantôt insérées dans les lettres historiées.

[CV]. Le second volume ayant la même provenance est un recueil, également de format in-fol., $0^{m}336$ sur $0^{m}225$, écrit à longues lignes, des *Épîtres*, en latin, de Francesco Barbaro (n° 6640), exemplaire de dédicace offert par Zaccaria Barbaro, fils de Francesco, au roi Ferdinand Ier, successeur d'Alphonse (1458-1494). Le volume ne renferme pas de miniatures proprement dites, mais la partie décorative, consistant en deux frontispices à bordure et en trois titres en lettres d'or sur fonds pourpre, y est traitée d'une façon très brillante. On lit à la fin la signature du copiste Giovanni Marco Cinico di Palma, que l'on sait avoir travaillé pour la cour napolitaine entre 1470 et 1492 :

« Joannes M. Cynicus Parmensis Ferdinando Ara-
« gonio Cae. Aug. fundatori quietis exscripsit. »

Des deux superbes livres que je viens de citer, il convient de rapprocher deux autres manuscrits ne paraissant pas, il est vrai, avoir fait partie de la bibliothèque des souverains de la dynastie aragonaise, mais qui ont été certainement écrits et peints dans le royaume de Naples à l'époque où ils y régnaient. Ces deux manuscrits, qui, pour l'élégance de leur décoration, peuvent rivaliser avec les volumes d'origine royale, sont les suivants :

[CVI]. *Joannis Joviani Pontani opera* (n° 7084), grand in-fol., relié en vélin blanc aux armes d'un membre de la grande famille napolitaine des Carrafa, portant les mêmes armes peintes en bas d'un bel encadrement qui orne la première page;

[CVII]. Et les *Commentaires de César*, en latin, de format petit in-fol. (n° 273), ayant appartenu, à la fin du xve siècle, à un seigneur, probablement français, qui avait pour blason un écusson palé d'azur et d'argent de six pièces au chef d'or[1].

Manuscrits provenant de la bibliothèque des Médicis ou exécutés à Florence.

[CVIII]. Les armes des Médicis, accompagnées de la devise « Le tant revient », inscrite sur un phylactère, sont peintes dans l'encadrement du frontispice d'un admirable manuscrit in-fol. renfermant le texte des *Historie Auguste Scriptores* (n° 2163), dont la transcription a été achevée, suivant la sous-

1. Cf. avec le n° [XXX].

cription du dernier feuillet[1], aux environs de Florence, le 21 janvier 1478 (v. s.). Ce volume, qui compte en tout quatre cent trente-cinq feuillets[2], de $0^{m}380$ sur $0^{m}250$, est de toute beauté. Il constitue, sous le rapport de l'art, avec les *Histoires de la Bible*, les *Douze Césars* de Bourdichon et les dessins de la *Thébaïde* de Stace, l'élite de la collection conservée à Cheltenham. L'ornementation comprend une superbe bordure autour de la première page et de nombreuses lettres initiales historiées où des personnages sont vus en buste. Par son caractère général, le volume présente une ressemblance incontestable, tout en étant cependant loin de pouvoir être mis sur la même ligne, avec un incomparable exemplaire des *Triomphes de Pétrarque*, aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (ms. italien 548), qui a été donné à Florence au roi de France Charles VIII, mais qui a d'abord appartenu à Laurent de Médicis, pour qui il a été terminé en 1476, deux ans, par conséquent, avant le présent recueil des *Historiens de l'histoire auguste.* Le style exquis des enluminures du manuscrit de Cheltenham, leur prodigieuse délicatesse d'exécution, leur coloris charmant permettent de les attribuer, avec toute vraisemblance, à Francesco d'Antonio del Chierico, le prédécesseur immédiat et le rival, trop peu apprécié jusqu'ici à sa véritable valeur, du fameux Attavante. Quant à la transcription du texte, je crois y reconnaître sûrement l'écriture d'Antonio Sinibaldi, un des premiers copistes florentins de l'époque.

J'ai relevé encore à Cheltenham deux autres manuscrits également décorés des armes peintes des Médicis :



[CIX]. *Histoire de l'Ordre des Camaldules*, écrite en latin, par « Ludovicus Camaldulensis monachus », in-8°, exemplaire de dédicace offert par l'auteur à Pierre de Médicis[3], et ayant appartenu ensuite à son fils Julien (n° 10615) ;

1. « Anno ab incarnatione Domini M° CCCCLXX° VIII° et xxi^{a} januarii
Opus hoc celeberrimum ruri apud Florentiam consumatum est
Die autem Jovis hora vero diei xxi^{a}. Laus, honor, imperium et
gloria sit omnipotenti Jhesu Christo per infinita seculorum. Amen.
Omnium rerum
vicissi
tudo
est. »

2. Y compris trois feuillets de garde blancs et deux de table moderne.

3. Les armes de Pierre de Médicis, accompagnées de la devise Semper, sont peintes au bas du premier feuillet. Sur le dernier feuillet on lit cette note : « Liber Juliani de Medicis, Petri filii. »

[CX]. Et *Ciceronis orationes* (portant à la fois les numéros 918 et 2881).

Mais leur origine constitue l'unique intérêt de ces deux volumes, l'ornementation en étant fort simple.

[CXI]. Il n'en est plus de même pour un exemplaire, de format in-8°, du texte grec des *Fables d'Esope* (n° 23690), qui ne provient plus, il est vrai, des Médicis, ou du moins rien ne l'indique, mais que je cite ici comme ayant été peint à Florence vers 1480. C'est, en effet, la valeur d'art qui l'emporte surtout dans ce volume, grâce à cent trente et une petites miniatures disposées en longueur, dont la plupart sont d'une finesse et d'une élégance de style vraiment exquises.

Manuscrits provenant de la bibliothèque de Mathias Corvin.

On sait que le héros qui défendit si valeureusement contre les Turcs son royaume de Hongrie mit à contribution, pour enrichir sa bibliothèque, l'élite des miniaturistes, à commencer par Attavante, et les plus habiles des copistes établis à Florence. Sir Thomas Phillipps avait pu acquérir deux reliques de cette bibliothèque. Ce sont les deux volumes suivants, dont aucun n'offre rien d'exceptionnel, mais qui sont d'un bel aspect d'ensemble et qui présentent cette particularité d'avoir conservé intactes leurs anciennes tranches, peintes en couleur sur fond d'or.

[CXII]. *Cecilii Cypriani, Liber de habitu Virginis* (n° 4361), in-fol., de 0m328 sur 0m227, à longues lignes, ayant fait partie, au XVIIIe siècle, de la bibliothèque de Lamoignon.

[CXIII]. Et *Titus Livius, De secundo bello punico* (n° 3010), manuscrit de format un peu plus grand que le précédent, 0m362 sur 0m245, également à longues lignes, à la fin duquel se lit la signature du copiste : « Johannes Franciscus Martius Geminiane[nsis] est scriptor. »

Bought by A. Chester Beatty 1920

Manuscrits exécutés dans le nord de l'Italie.

Il manque aux collections de sir Thomas Phillipps, pour offrir un tableau complet des plus fameuses bibliothèques italiennes du XVe siècle, quelque manuscrit provenant des familles souveraines qui ont dominé à Milan, les Visconti et les Sforza. A défaut de livres exécutés pour ces princes, dont la plupart furent des biblio-

philes raffinés, trois jolis volumes permettent d'étudier à Cheltenham la manière des miniaturistes qui ont travaillé dans le nord de l'Italie.

[CXIV]. Le plus ancien est un exemplaire in-4°, $0^{m}262$ sur $0^{m}170$, décoré de quatorze frontispices à images, des œuvres de *Virgile* (n° 3506), dont la transcription fut terminée le 24 novembre 1459, par un copiste qui signe : « Jacobus Guidonis de Verona. »

Previously in Theodore Williams Library. lot 1803 in his sale.

[CXV]. Vient ensuite un *Livre d'heures*, de petit format, $0^{m}135$ sur $0^{m}90$ (n° 958), avec des lettres initiales historiées, d'un travail délicat, dans le goût régnant vers 1480. Suivant le catalogue imprimé de sir Thomas Phillipps, ce manuscrit, qui a fait partie de la collection Celotti, aurait appartenu à Maximilien de Gonzague.

[CXVI]. Le troisième manuscrit est le plus remarquable sous le rapport de l'art. C'est un exemplaire de format in-4°, $0^{m}288$ sur $0^{m}145$, des écrits de *Dictis de Crète* (n° 3502), qui vient de la bibliothèque de Mac Carthy. Six grandes images et quarante-neuf petites illustrent le volume. Elles dénotent par leur style l'influence de l'école du Squarcione et de Mantegna. La première, qui est seule en toutes couleurs, est véritablement très bonne et très fine. Les autres sont plus faibles, mais elles sont intéressantes par l'emploi d'un procédé spécial de camaïeu modelé en or sur fonds bleus ou violets, dont on retrouve d'autres exemples dans de très beaux livres appartenant à la bibliothèque de l'Université de Turin[1], qui se rattachent également, en ce qui touche leur décoration, à l'école de Mantegna.

XVIe et XVIIe siècles.

A partir du XVIe siècle, la série des manuscrits d'origine italienne n'offre plus que de rares spécimens et d'ordre très secondaire. Je note en passant :

[CXVII]. Un *Isolario del Mediterraneo*, de Buondelmonte, in-4°, où des cartes géographiques sont peintes avec assez de soin (n° 4473);

[CXVIII]. Et un exemplaire petit in-fol., sur papier, écrit à longues lignes, vers 1550 environ, de la *Notitia dignitatum*,

1. *Œuvres de Pline*, I, I, 22 et 23 (Cod. CDLXVII).

dont les dessins ont été tracés et coloriés par une main experte (nº 6747).

Et je termine enfin par deux écrits d'origine vénitienne, qui sont plutôt des documents d'archives que des livres proprement dits :

[CXIX]. *Laurentii Priuli, Ducis Venetiæ, commissio Melchiori Salomono*, in-4º, daté de 1557 (nº 4217), décoré, comme frontispice, d'un portrait du destinataire (*anno ætatis* XXVIII) vu à mi-corps, en prière, portrait qui a été attribué au Tintoret et qui rappelle, en effet, un peu la manière de ce maître, mais qui ne me paraît nullement de sa main.

[CXX]. Recueil des *Statuts concernant les bouchers de Venise* aux XVIᵉ et XVIIᵉ siècles, registre de format petit in-fol., d'une ornementation brillante, mais prétentieuse et lourde (nº 11824).

3º ANGLETERRE.

Chose assez curieuse, sir Thomas Phillipps n'avait recueilli qu'un nombre plus que réduit de manuscrits enluminés ayant été exécutés dans les ateliers de la Grande-Bretagne.

Je n'en ai, en effet, retrouvé que trois :

[CXXI]. Encore est-ce sous toute réserve, et en me fondant seulement sur certains caractères de l'écriture, que j'attribue une origine anglaise au plus ancien d'entre eux, un *Livre d'Évangiles*, in-4º, à longues lignes, paraissant être du Xᵉ siècle (nº 4558). Ce qu'il y a de certain, c'est que la seule page illustrée du volume, représentant, en cinq médaillons, le Christ et les quatre évangélistes, figurés par des corps humains à têtes d'animaux, comme dans le sacramentaire de Gellone, est un vrai barbouillage de la plus atroce barbarie[1].

[CXXII]. L'origine locale, au contraire, est indiscutable pour un exemplaire petit in-fol., à deux colonnes, de la *Topographia hibernica* de *Giraldus Cambrensis* (nº 6914). Des dessins à l'encre, dans lesquels il y a souvent une intention marquée de caricature, tracés sur les marges de ce volume par une plume très ferme et exercée, et rehaussés de tons d'aquarelle, sont un bon spécimen de l'art des illustrateurs de manus-

1. Les figures sont dessinées à l'encre et grossièrement coloriées de rouge, bleu, violet et jaune.

crits en Angleterre au XIIIe siècle. On remarque surtout, dans ces dessins coloriés, l'esprit d'observation et la fidélité piquante avec laquelle l'auteur a saisi et reproduit, dans ses figures, la physionomie propre des habitants de la Grande-Bretagne.

[CXXIII]. Le troisième et dernier manuscrit de la série date de la première moitié du XVe siècle : *Lidgate's Fall of princes*, traduction de l'ouvrage de Boccace, *De casibus nobilium virorum*, faite, suivant le catalogue, vers 1430 (n° 4254). Ce qu'il y a de plus intéressant à noter dans ce volume in-fol., à deux colonnes, c'est que le très médiocre auteur des enluminures, qui était bien Anglais de naissance et d'éducation artistique, a évidemment cherché à s'inspirer des beaux manuscrits parisiens de l'école de Pol de Limbourg. Mais combien il est resté loin de ses modèles !

4° ALLEMAGNE.

La classe des manuscrits enluminés originaires d'Allemagne est encore plus pauvre que celle des manuscrits peints dans la Grande-Bretagne. Elle se réduit, à proprement parler, à un seul volume :

[CXXIV]. *Bréviaire latin*, in-4° (n° 1165), terminé en 1487 pour un membre de la famille de Fremdenberg, dont la grossière ornementation atteste l'infériorité des décorateurs d'outre-Rhin, comparés à ceux de France et d'Italie à la même époque.

[CXXV]. Mais, à la rigueur, en prenant dans l'acception la plus large possible l'expression de volume à images, on peut y ajouter un registre in-4°, 0^m315 sur 0^m202, écrit sur papier, en langue allemande, au XVIe siècle, qui renferme l'*Inventaire du trésor de Wittemberg* (n° 3712). On voit, en effet, dans ce registre, de grands dessins à la plume, tracés d'une main exercée, qui reproduisent les principales pièces énumérées et évaluées dans l'inventaire. Ces reproductions de morceaux d'orfèvrerie, souvent très importants, peuvent offrir de l'intérêt pour l'archéologue, mais elles ne rentrent plus dans ce que l'on peut appeler l'enluminure et la miniature.

5° ESPAGNE.

Les ateliers de l'Espagne ne sont pas mieux représentés dans

les collections de sir Thomas Phillipps que ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne. Ils ne peuvent réclamer que deux de ces cahiers de format in-4°, contenant des *Lettres patentes de reconnaissance de noblesse* délivrées au nom du roi d'Espagne, que l'on rencontre assez fréquemment dans le commerce de la curiosité. On sait que ces cahiers présentent une ornementation visant à l'effet, comprenant généralement l'effigie du souverain, des images de sainteté, des planches d'armoiries coloriées et souvent aussi des portraits des destinataires. Presque toujours ils sont dénués de toute valeur réelle d'art. Tel est le cas pour les deux spécimens de Cheltenham, tous deux d'ailleurs de basse époque et ne remontant pas plus haut que le XVII[e] siècle.

[CXXVI]. Le plus ancien de ces cahiers renferme des lettres de reconnaissance de noblesse délivrées, en 1612, à la famille Lopez de Cangas (n° 22414).

[CXXVII]. Le second contient un document analogue, de 1682 seulement, en faveur d'une famille Ortiz (n° 2536).

TABLE MÉTHODIQUE DES OUVRAGES CITÉS.

I.

Livres saints et liturgie.

Bible en latin, XIII.
Bible en images, IV.
Bible historiale en français, XX.
Livres d'Évangiles en grec, LXXXVII, LXXXVIII.
Livres d'Évangiles en latin, I, LXXXIX, CXXI.
Évangéliaire, III.
Bréviaires, IC, CXXIV.
Missels, XXXII, LXXII, CIV.
Pontifical, LVIII.
Livres d'Heures, XXVII, XXXI, XXXIII, XL, XLIV, LXVII, LXVIII, LXX, LXXI, CXV.

II.

Théologie et hagiographie.

Traités de saint Cyprien, CXII, et de Hugues de Saint-Victor, II.

Vies des Saints et Légende dorée, XIV, XXI, XCV.

Speculum humanæ salvationis, XLIII.

Saint Augustin, la Cité de Dieu, traduite par Raoul de Presles. Voir section VI.

Somme le roy, XLII.

III.

Sciences et arts.

Gaston Phœbus, Traité sur la chasse, XXVI.

Le roi Modus, XXXVI.

Traités sur l'Astrologie et sur la Musique, traduits d'après Boèce et Alchandirus, XXVIII.

Traités concernant les Tournois, XLI, LXVI.

Ouvrages de droit, XLVIII.

IV.

Histoire et géographie.

Trésor des Histoires, Histoire universelle et Fleur des histoires, XVII, LII, LIII.

Chroniques de Jean de Courcy, XLV.

Histoires chaldéennes de Berose, LXXV.

Dictys de Crète, CXVI.

Historia di Troya, XCI.

Histoire d'Alexandre par Vasque de Lucène, LXV.

Historia romana, XXXVII.

Polybe, traduit en latin, CIII.

César et Tite-Live, textes latins. Voir section V.

Commentaires de César, traduits en français, LXIII.

Tite-Live, traduit en français par Bersuire, XIX, XXIX, XXX, XXXIV, LXIV.

Trogue Pompée, traduit en italien, XCVIII.

Eutrope, CII.
Vies de Romulus et de Caton d'Utique, LXXVII.
Simon Bourgoin, Vie d'Annibal, LXXVIII.
Les Douze Césars, LXIX.
Historiæ Augustæ scriptores, CVIII.
Notitia dignitatum, CXVIII.
Chroniques d'Angleterre, LXII.
Histoire de l'ordre des Camaldules, CIX.
Opuscules historiques divers et documents d'archives, L, LX, LXXVI, LXXXI, LXXXIV, XCIV, CXIX, CXX, CXXV, CXXVI, CXXVII.
Statuts de l'ordre de Saint-Michel, LXXXII, LXXXIII.
Géographie, CXVII, CXXII.

V.

Littérature classique (textes originaux).

Ésope, CXI.
Orphée, C.
César, CVII.
Cicéron, XCVII, CX.
Eutrope, CII.
Ovide, CI.
Stace, XCVI.
Tite-Live, CXIII.
Virgile, XXXVIII, XCII, CXIV.
Historiæ Augustæ scriptores, CVIII.
Traductions françaises d'ouvrages de Xénophon, Senèque, Cicéron, César, Tite-Live et Boèce. Voyez sections III, IV et VI.

VI.

Littérature du moyen âge et de la Renaissance.

Romans de la Table Ronde, V, VI, VII, VIII, XV, XVIII, XXXIX, LXXXV, XC.
Autres romans ou poèmes en français, IX, X, XI, XII, XXV, LXXVI, LXXIX, LXXX.
Poésies des Troubadours, XVI.

Traités moraux et religieux en français ou traduits en latin du français, XXXV, LV, LVII, LIX, LXXIV.

Traités moraux et religieux en italien, XCIII.

Emblèmes en vers, LXXXVI.

Boccace, traités traduits en français, XLVI, LVI.

Boccace, traités traduits en anglais, CXXIII.

Charles Soillot, traduction d'un traité de Xénophon, LXI.

Christine de Pisan, XXIII.

Francesco Barbaro, épîtres en latin, CV.

Guillaume Fillastre, la Toison d'or, LXXIII.

Jean Cossa, comte de Troja, LIV.

Jean Germain, le Chemin de Paradis, XLIX.

Jean de Meung, XXIV, LI.

Laurent de Premierfait, traductions de Senèque, de Cicéron et de Boccace, XLVI, XLVII, LVI.

Pierre Bersuire, traduction de Tite-Live. Voir section IV.

Pontanus, œuvres latines, CVI.

Raoul de Presles, traduction de la Cité de Dieu, XXII.

Vasque de Lucène, Histoire d'Alexandre, LXV.

APPENDICE.

Je crois devoir ajouter ici quelques indications complémentaires, qui auraient fait longueur dans le corps même de cette étude, sur trois des manuscrits mentionnés, n[os] XXXIV, LXXV et LXXXVI.

[XXXIV].

Tite-Live, traduction française de Pierre Bersuire (n° 266).

L'origine de ce manuscrit est indiquée par cette longue note écrite dès le xv[e] siècle, et complétée à la fin du xvii[e] ou au commencement du xviii[e] siècle, qu'on lit sur le verso du dernier feuillet du texte :

« Le roy Jehan de France fist escripre cestui livre et translater de latin en romant, lequel roy le donnait à Marie, sa fille, duchesse de Bar, marquise du Pont et dame de Cassel, que ledit roy Jehan de France ot de la royne Bonne, sa femme, qui fust fille au bon roy Jehan de Behaingne; et de laditte duchesse revint en la main du duc Edouart de Bar, son filz; et puis revint ledit livre en la main de Loys, frere audit duc Edouart, cardinal et duc de Bar; lequel dit cardinal, duc de Bar, donnait laditte duchié de Bar et ses seingnou-

ries à René, filz du roy Loys de Secille et duc d'Anjou, lequel dit roy Loys ot ledit René de la fille du roy d'Arragon et fille de la royne Yolant, fille du duc Robert de Bar et de la dessus ditte Marie, fille dudit roy Jehan de France, que fuit femme dudit duc Robert de Bar; lequel dit René, roy de Secille et de Jérusalem, duc d'Anjou, de Bar et de Lothraine, quant il voult aler en son royalme de Secille pour prendre la succession qui ly estoit escheute de par le roy Loys, son ainsné frere, donnait cestui dit livre à honnourey chevalier messire Robert de Baudrecourt et bailly de Chalmont; et ledit messire Robert le prestait à Jehan de Vy, l'eschevin, filz de feu messire Jehan de Vy, chevalier. Lequel dit Jehan de Vy le fist contre escripre par maistre Jehannin de Rouen, l'escripvain. Et fust ledit livre enluminés par maistre Henry d'Orquevaulz[1], et fust parfait et affenis en l'an mil IIII^{c} et XL. Lequeilz dit livre le desurdit Jehan de Vy, [qui] fut filz le signur Jehan de Vy, chevellier, que le signour Jehan olt de dame Bietrix sa femme, que fut fille Jehan le Hungre l'anney, le donait par son testament [à] Pierre Baudoche, son nevolz, filz le signour Jehan Baudoche, chevellier, lequeilz dit signour Jehan fut filz le signour Arnoult Baudoche, chevellier, que le signour Arnoult olt de damme Ysabel, sa femme, que fut fille le signour Poince le Gournaix, chevellier, lequeilz Piere dexirdit li dit signour Jehan Baudoche, chevellier, olt de dame Bietrix sa femme, fille de Thiebalt de Vy, frere au dessurdit Jehan de Vy, lequeilz Thiebault de Vy olt de Jennette, sa femme, que fut fille du signour Poince Louve, chevellier, que lidy signour Poince olt de damme Paratte, sa femme, que fut fille signour Jehan Baudoche, chevellier, que fut[2]. — Et ledit livre est revenu à mesire Gui de Baudoche et à dame Bonne de la Mark, en suitte il est passé dans la maison de Hamels par le mariage de Vulcane de Baudoche avec Antoine de Hamels, chevalier, seigneur de Lincourt, gouverneur de Corbie, en suitte il est venu dans la maison de la Viefville par le mariage d'Anne-Claire-Eugénie de Hamels avec Antoine, sire de la Viefville, baron d'Orvillé, grand père et grande mère de Ferdinand de la Viefville, comte d'Orvillé. »

Au recto du deuxième plat de la reliure ont été écrits au xve siècle ces mots : « Pierre Baudoche, l'eschevin, filz signour Jehan Baudoche, chevellier. »

1. Maître Henry d'Orquevaulz tire évidemment son nom du petit village d'Orquevaux, dans la Haute-Marne, arrondissement de Chaumont, canton de St-Blin.

2. Tout ce qui précède est d'une écriture du xve siècle. Ce qui suit, au contraire, a été écrit seulement au xviie ou peut-être même au xviiie siècle.

Les notices consacrées aux familles de Vy et Baudoche par le baron d'Hannoncelles, dans son ouvrage sur *Metz ancien*[1], confirment et permettent de compléter les renseignements généalogiques contenus dans la note ci-dessus. Le personnage pour qui le manuscrit fut copié sur un exemplaire venant de la Maison de France et appartenant alors à Robert de Baudricourt, si connu pour le rôle qu'il a joué auprès de Jeanne d'Arc, est un Messin, Jean de Vy, troisième du nom, écuyer, seigneur de Saint-Jure, échevin du palais à Metz, fils de Jean II de Vy, chevalier, mort en 1398, et de Béatrix Le Hungre, morte en 1390. Jean III de Vy mourut le 7 mars 1449 et fut inhumé aux Célestins de Metz. Marié trois fois, d'abord à Perrette, fille de Jean Baudoche, l'échevin, morte au mois d'août 1400, puis à Perrette, fille de Jean Braidy, morte le 13 décembre 1409, et enfin à Jennette, fille de Jean Renguillon dit Baulcon, qu'il épousa le 19 février 1428, et qui lui survécut, Jean III de Vy ne laissa aucune postérité de ses trois unions. On comprend ainsi comment le manuscrit, terminé pour lui en 1440, passa à sa mort, comme le dit la note du xve siècle, à son neveu, ou plus exactement à son petit-neveu, Pierre Baudoche, fils de sa nièce Béatrix de Vy, mariée à Jean Baudoche.

L'origine certaine du manuscrit lui donne un intérêt tout particulier, que vient encore rendre bien plus accentué l'indication des noms du copiste Jehannin de Rouen et de l'enlumineur maître Henry d'Orquevaulz, sans parler des portraits dont j'ai mentionné l'existence dans la dernière miniature du volume.

Les familles de Vy et Baudoche, au cours du xive et du xve siècle, n'ayant pas quitté le pays messin, il est évident que le manuscrit a dû être exécuté dans la région même. On se trouve donc posséder en lui un spécimen à date certaine et à auteurs connus de ce que l'on savait faire comme librairie de grand luxe et comme miniature en Lorraine dans la première moitié du xve siècle[2].

[LXXV].

Histoires chaldéennes de Berose, traduction française du commencement du xvie siècle (n° 127).

1. Baron d'Hannoncelles, *Metz ancien*, ouvrage édité par M. Tardif de Moidrey. Metz, 1856, 2 vol. in-fol.; II, p. 262.

2. Voir aussi, sur ce manuscrit, dans le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* de 1888, le compte rendu d'une communication faite à la séance du 26 décembre.

J'ai dit que cet exemplaire était l'exemplaire de dédicace offert à Anne de Graville, fille de l'amiral de France Louis Malet de Graville. La signature de cette dame, accompagnée d'une date, se trouve sur le verso du premier feuillet de garde : ANNE DE GRAVILLE, Vc XVIII.

Au recto du même feuillet, on lit cette note tracée d'une écriture courante du XVIe siècle, qui paraît bien être celle d'une femme : « Mémoire que je me souvienne de ce qui m'avint le samedy, huitième novambre, lissant dedans mon lit à Annet. »

Le texte se termine par cet explicit : « Cy finist le livre d'amour, lequel a voulu estre ainsy nommé parce que amour ha induyt l'acteur et commandé le faire. »

L'intention marquée dans ce passage se trouve également accentuée dans une miniature à pleine page placée en tête du manuscrit. Cette miniature figure la présentation du livre. Anne Malet de Graville le reçoit, assise sur une chaise à haut dossier, ayant ses femmes debout derrière elle ; mais ce n'est pas, comme dans les miniatures du même type, l'auteur en personne qui le lui offre ; c'est une main qui sort d'un nuage et que guide un amour. Pour que l'allégorie soit bien claire, auprès du petit dieu, le miniaturiste a écrit en lettres d'or le mot : AMOUR. Près de la bouche de la demoiselle, une banderole porte sa devise : J'EN GARDE UN LEAL, anagramme de son nom : Anne de Graville. Plus à gauche est une autre banderole avec les mots : NON PLUS. Enfin, au bas de la page, sont peintes les armes de Malet : de gueules à trois fermaux d'or, avec cette troisième devise : A AUTRE NON.

Dans le courant du livre, il y a de nombreuses initiales peintes, accompagnées de motifs ornementaux au milieu desquels se voient fréquemment répétés le chiffre A et les deux devises A AUTRE NON et NON PLUS.

L'auteur de la traduction ne s'est pas nommé ; mais on peut le deviner d'après une courte note inscrite d'une ferme écriture, contemporaine du texte, sur le verso du premier feuillet de garde, près de la signature d'Anne de Graville :

Tout pour le mieux.
Votre bon cousin et ami c'est moi.

La biographie d'Anne de Graville nous apprend quel était ce « cousin » qui fut « induit par l'amour » à se faire auteur. C'était Pierre de Balsac, baron d'Entraigues et de Saint-Amand, seigneur de Prélat, Paulhac, Dunes et Clermont-sous-Biran, cousin germain de la

mère d'Anne, Marie de Balsac, femme de l'amiral de Graville, qui conçut, en effet, une passion partagée pour Anne de Graville et finit par l'enlever et l'épouser, malgré son père l'amiral. Ce dernier en conçut un violent ressentiment. Il pensa même à déshériter sa fille, et la réconciliation qui survint ensuite entre eux par l'intervention du prieur des Célestins de Marcoussis paraît avoir été plus apparente que réelle, car dans son testament, ainsi que l'attestent des lettres royales de 1531, Pierre de Balsac pria Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier, de prendre ses enfants sous sa protection à cause des grands procès qui lui avaient été suscités de la part de son beau-père.

Les circonstances romanesques dans lesquelles s'accomplit le mariage d'Anne de Graville avec son cousin Pierre de Balsac donnent un intérêt particulier au manuscrit 127 de la bibliothèque de Cheltenham. On possède en lui le souvenir matériel d'une aventure d'amour qui fit un certain bruit dans le temps.

Ce qui est piquant, c'est le choix de l'auteur ancien dont la traduction fut transformée par Pierre de Balsac en gage de tendresse. Les histoires chaldéennes de Berose paraissent assurément, à première vue, peu propres à enflammer le cœur d'une jeune fille dans une position brillante et comptant parmi les plus riches héritières de France. On pourra citer ce fait comme une preuve de la forte éducation intellectuelle que recevaient les femmes de la haute société française au commencement du XVIe siècle. Il faut ajouter, il est vrai, qu'Anne de Graville comptait parmi les beaux esprits de son temps. Elle se piquait de littérature. Un poète normand, Nicolas de Coquinvillier, lui dédia un recueil de ballades, rondeaux et chants royaux conservé en manuscrit à la Bibliothèque nationale[1]. Elle-même, par ordre de la reine Claude, première femme de François Ier, mit « de vieil langage et prose en nouveau et rimé » le roman des amours d'Arcite et de Palémon, tous deux amis et tous deux rivaux, inspiré du poème italien de la Théséide de Boccace[2].

Les goûts littéraires d'Anne de Graville se perpétuèrent dans sa descendance. Par sa fille Jeanne de Balsac, elle fut l'arrière-grand'mère du célèbre auteur de l'Astrée, Honoré d'Urfé, entre les

1. Manuscrit français 25535.

2. La Bibliothèque nationale possède deux exemplaires manuscrits de ce poème, mss. français 1397 et 25441, dont le second a appartenu à la fille d'Anne de Graville, Jeanne de Balsac, mariée, le 29 août 1532, à Claude d'Urfé.

mains duquel le manuscrit de Cheltenham a dû probablement passer, ainsi qu'il est arrivé pour plusieurs autres volumes venant d'Anne de Graville et de son père l'amiral, que la Bibliothèque nationale possède aujourd'hui.

[LXXXVI].

Livre d'emblèmes fait à Paris en 1590 pour être offert au cardinal Henri Cajetani, légat du pape en France (n° 2305).

Reliure en maroquin rouge à petits fers portant sur les plats les armes du cardinal.

Chaque feuillet, de 0m406 sur 0m260, qui n'est peint que d'un seul côté, a la moitié supérieure occupée par une peinture allégorique d'emblèmes, et la seconde moitié par des pièces de vers explicatives, toutes en latin, sauf une qui est rédigée en grec (de Hervé Kerchrist) et une autre en français (de J. Myndorge). Au bas, on voit écrit, en lettres d'or, dans un cartouche, le nom des auteurs de chaque devise, qui sont en majeure partie des Parisiens.

En tête du volume, une page encore plus grande et repliée sur elle-même porte, au-dessous d'une peinture, une pièce de vers dédiée : « Ad illustrissimum Henricum card. Caietanum » par « Leonardus Gilbertus, Parisiensis, 1590. » Cette page a 0m582 sur 0m370.

Les signataires des emblèmes sont : Claude Tudert, Parisien; Étienne Roncerel, Parisien; Louis de Lysores, Normand; Nicolas Breard, Parisien; Pierre Poullain, Parisien; Jacques Corbinelly, Parisien; Pierre Jarry, de Limoges; Pierre Sanguin, Parisien; Claude Menars, d'Angers; Germain Gobelin, Parisien; Hervé Kerchrist, Breton (a signé en grec); Pierre-Dominique Bencivenni, Florentin; Claude Larcher, Parisien; Pierre Michon, Parisien (dans l'emblème on voit Henri III faisant sortir quantité de maux de la coupe des hérésies); Claude Brillac, Poitevin; Nicolas Thomas, de Gisors; Jean Myndorge, Parisien[1]; Claude Marcel, Parisien; Étienne de la Bistrate, Parisien; Guillaume Gobelin, Parisien; François de Saint-Andeol, d'Arles; Jean Aubry, Parisien; Noël Henry, de Nevers; René Saint-Lubin, de Mons; Jean Langlois, Parisien; Michel Le Tellier, Parisien;

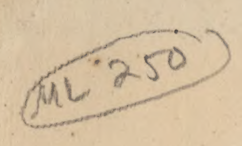
1. Jean Myndorge est le seul qui ait employé le français pour rédiger les méchants vers accompagnant l'emblème imaginé par lui. Celui-ci roule sur cette anagramme : « Henry Caietan, légat du saint Père — Ry, car l'ange de pais vient en hate. »

François Arondel, de Rouen; René Curtin, Parisien; Charles Perrin, de Troyes; Antoine Petit, Parisien; François Charlet, Parisien; Claude Molin, Parisien; Gabriel Courtès, Auvergnat; Jean de Gois, Parisien; Pierre Morin, Parisien; Jean Hannequin, Parisien; Charles d'Hacqueville, Parisien; Drusus [Dreux ?] Chanteraine, Parisien; Jean de Crecy, Picard; François-Barnabé Brisson, Parisien; Jean Filleau, Parisien; Furcy Vaillant, de Boulogne; François Belot, Parisien; Augustin Prevot, de Paris; Jean Estival, Poitevin; Pierre Ami, Parisien; René Serval, de Reims; Benoît Brier, de Corbeil; Charles Le Roy, de Nevers; Jules-César « Raynonus », Piémontais; Alexandre Gallifet, Parisien (dans le fond de l'emblème, le légat est représenté couronnant Henri IV); René Trimouillerie, d'Anjou (cette dernière peinture montre le blason de Henri de Navarre et celui du cardinal joints par un lien).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie Daupeley-Gouverneur.

84.b24040

Pal
x/xs
1062



GETTY CENTER LIBRARY



3 3125 00598 2372

